

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

AVIS. — Parmi nos frères spirites, il y a en ce moment à Paris plusieurs familles qui sont dans une grande détresse. Nous avons pensé que peut-être, parmi les abonnés de la *Revue*, il se trouverait des personnes qui peuvent disposer de quelques vieux vêtements, soit d'homme, soit de femme, soit d'enfant. Ces vêtements seraient une fortune pour ces familles. — Prière d'y penser et de les adresser au siège de la Société, qui se chargera des frais de port.

La Société pour la continuation des Œuvres d'Allan Kardec, dont le siège social est, rue Neuve-des-Petits-Champs, prie les abonnés retardataires, à son organe officiel, la *Revue spirite*, de vouloir bien se réabonner, en envoyant un mandat-poste à l'ordre de M. P.-G. Leymarie, administrateur de la Société.

Prière est faite aux abonnés de 1880, qui n'ont pas envoyé le prix de leur abonnement et auxquels, M. Leymarie, qui est responsable, a toujours envoyé les cahiers mensuels, de couvrir l'administrateur par un mandat-poste ; cette réclamation est trop raisonnable pour ne pas être entendue.

HISTOIRE DE LA TRINITÉ

M. le Dr *Münninghoff*, catholique fervent, écrit au journal *Licht mehr Licht*, dirigé par M. Ch. de Rappart, 41, rue de Trévise, à Paris, et imprimé en Allemagne et en langue allemande, que le spiritualisme moderne des spirites, répudiant le mystère de la Très-Sainte-Trinité et la foi absolue qui en découle, ne peut être accepté par les partisans de la religion catholique, qui obéit au pape.

Le Dr *Münninghoff* prétend que nous sommes des panthéistes auxquels on ne peut accorder nulle créance, ce qui est une erreur. Le savant docteur voit la Trinité partout, aussi bien dans les jeux de la nature que dans la musique et surtout dans la manière d'être des rayons lumineux. Ces raisons sont subtiles, très quintessenciées, mais elles pèchent au point de vue de la clarté pour les intelligences qui cher-

chent la vérité, qui ne se contentent pas des idées du fameux trinitaire allemand, M. *Hersgenrsther*, dont s'est inspiré le Dr *Münninghoff*. Nous croyons à un Dieu unique : nous sommes monothéistes.

Répondre au docteur était chose facile. Aussi M. P.-G. Leymarie, en prenant des notes historiques à la portée de qui sait lire, a-t-il fait insérer dans le *Licht mehr Licht* l'article suivant, que tous les spirites eussent pu formuler de même.

Pour mieux établir cette vérité, entrons ici dans quelques considérations préliminaires, indispensables à l'élucidation d'un tel sujet :

1° *Les idées sur la nature de Dieu font les idées sur la nature de l'âme.* La doctrine de l'émanation et de l'absorption est la conséquence du Dieu impersonnel, notion que les Asiatiques occidentaux avaient adoptée et enseignée au monde.

2° « Il n'y a qu'un Dieu, l'Esprit suprême, et il est de la même nature que l'âme de l'homme, » dit la théologie védique, fondée sur la reconnaissance d'un esprit universel qui pénètre tout. Le livre des *Védas*, aussi bien que les préceptes de Manou, affirment que l'âme est une émanation de l'intelligence partout répandue, qui doit être réabsorbée nécessairement. Selon eux, l'ombre de Dieu, c'est la nature sans corps, mais visible avec ses beautés et ses harmonies.

3° Le *Bouddhisme*, qui adopte la théorie de l'émanation et de l'absorption, succéda au *Védisme* ; il a régné et il règne encore sur près de 500 millions d'habitants. Ce système admet une force suprême (au lieu d'un être suprême) qui donne la vie à la matière. La cire qui brûle est pour lui l'image bien parfaite de l'homme, car ce dernier corps matériel est une évolution de forces. Interrogez un bouddhiste sur la destinée des âmes : il vous répondra que, ne pouvant pas expliquer ce qu'était la cire avant d'être allumée, il ne peut définir exactement ce que devient la flamme dès qu'elle est éteinte. Pour lui, la personnalité, la conscience, qui, pendant la vie, nous ont fait illusion, s'éteignent par degré et non instantanément : sur cette idée, il a fondé la transmigration des âmes.

Enfin, la réunion à l'intelligence universelle a lieu : l'âme, réabsorbée dans la force universelle, conserve son *individualité* ; néanmoins, elle a le bonheur du repos éternel, un état indépendant de l'espace, de la matière, du temps, celui que nous possédions avant d'être nés, celui dans lequel la flamme est éteinte : c'est le *bonheur suprême du Nirwana*.

4° Pythagore, Socrate, Platon, étaient monothéistes et avaient adopté, comme tous les philosophes antiques, cette croyance raisonnée que « les esprits des morts reviennent auprès des vivants, qu'ils hantent leurs anciennes demeures, qu'il y a *réincarnation* pour ces âmes, qui

progressent par ce moyen et payent ainsi leurs *dettes morales* contractées dans les vies précédentes, ce qui établit la *responsabilité des actes*. Cette haute philosophie étant aussi bien celle des classes intelligentes que celle des classes illettrées, les Romains avaient leurs fantômes, leurs *lares* ou esprits bienfaisants de ceux qui avaient mené une vie vertueuse ; aussi les esprits méchants, malfaisants, étaient-ils désignés sous les noms de *lutins* et *larves*.

5° Les premiers chrétiens, qui avaient une foi plus vive encore dans l'autre vie, ne doutaient pas que, dans l'autre monde, ils ne rencontrassent leurs amis, justes ou pécheurs, et ne pussent converser avec eux : cette espérance leur rendait les morts bien-aimés. La croyance populaire était que ces âmes erraient autour des tombeaux où, inconsolées, elles parcouraient les airs en attendant le jugement dernier. Saint Pierre, le porte-clefs des cieux, ouvrait à son gré les portes du Paradis aux âmes, fonction que lui refusaient des gens qui voyaient dans cette faculté une anticipation du jugement dernier. Après *Grégoire le Grand*, pour donner un abri provisoire à ces âmes (sujets de tant de disputes), on créa le *Purgatoire*.

6° *Aristote* fit connaître à l'Europe orientale le bouddhisme et ses idées sur la force universelle. Après lui, on le fit le *créateur de cet ordre d'idées*, qui exerça une influence énorme sur l'esprit public pendant les dernières années de l'*Ecole d'Alexandrie*.

Sous Caligula, le juif *Philon* enseignait la doctrine de l'émanation, que *Plotin* regardait comme étant non seulement applicable à l'âme humaine, mais fournissant une explication de la *Trinité* : pour ce dernier, le Fils émanait du Père et le Saint-Esprit du Fils, exactement comme le rayon solaire, émanant de l'astre central, fait émaner la chaleur du corps frappé par ce rayon. Conséquence : *Plotin* disait aux dévots : « Efforcez-vous de produire en vous l'extase religieuse, avant-goût de l'absorption dans l'âme universelle du monde, car dans cet état votre âme perdra la conscience de son individualité. » Ce fut là l'enseignement de *Porphyre*, Syrien qui, dans son école établie à Rome, écrivait contre le christianisme, enseignement qu'*Eusèbe* et *saint Jérôme* combattirent par un traité sur la matière. L'empereur *Théodose*, excité par ces derniers, fit un auto-da-fé de toutes les copies des ouvrages de *Porphyre*. *Plotin* avait, pendant l'espace de soixante ans, été ravi six fois en extase ; tandis que *Porphyre*, son élève, déplorait de ne l'avoir été qu'une fois dans une vie de quatre-vingt-six ans. Après eux, *Proclus* partisan de l'émanation voulut expliquer comment l'absorption avait lieu pour l'âme, soit au moment de la mort, soit par degré et en restant consciente d'elle-même.

7° Ainsi, l'idée de la *Trinité* apparaissait peu jusqu'alors, et si nous

la voyons défendue par Plotin, nous ne la verrons complètement établie que par la trahison et le massacre des adversaires bien déterminés de cette doctrine.

La doctrine bouddhiste passa de l'école d'Alexandrie aux philosophes arabes qui, après la prise de la grande capitale égyptienne, abandonnèrent leur anthropomorphisme sur la forme donnée à l'âme humaine et à Dieu, l'Arabisme devint scientifique; unis aux professeurs du judaïsme, si célèbres alors, ils acceptèrent l'intelligence infinie répandue dans l'univers et disaient: « L'âme de l'homme appartient à un passé et à un avenir également sans fin. » Marchant de concert, les Juifs et les Mahométans dans leur histoire politique, prise soit en Egypte, en Syrie, en Espagne, agissent de même; l'Europe occidentale leur dut ses idées sur l'*Averroïsme* ou *Islamisme philosophique*. Les évêques de Rome le flétrirent comme hérésie, dans la personne du grand savant Averroës, dont ils firent l'auteur de cette doctrine, tandis qu'il l'avait seulement supérieurement traduite et complétée. Les ouvrages d'Averroës passèrent de l'Espagne en Italie, en suivant le midi de la France; la Sicile, Naples, tout le sud de l'Italie les acceptèrent sous les auspices de *Frédéric II*; ce fut une invasion intellectuelle dans l'Europe vouée à la trinité, au ciel, au purgatoire, à l'enfer. En l'an 800 de J. C. *Erigène Jean* enseigne la philosophie dite d'Aristote sous Charles-le-Chauve, et *Anastase*, dans une lettre à ce roi de France, exprime son étonnement d'une pareille érudition; Erigène prouve surtout, dans son célèbre ouvrage: *De divisione naturæ*, le retour de l'âme à l'intelligence universelle qui s'appelle: le *Théosis* ou Déification. » Toute chose vivante, dit-il, procède d'une chose vivante antérieure; de l'être primordial, Dieu, être vivant, émane le monde visible qui est un monde vivant, et Dieu est la source de toutes choses, il conserve tout en vertu d'une force émanée de lui, et tout disparaîtrait si elle se retirait. » Il a le concept grec de l'âme du monde; l'individu est une partie de la vie générale ou de l'âme universelle; la mort des créatures n'est que les prémisses de leur ancien état et du rétablissement de chaque chose. « Dieu sera dans tout, et lui seul sera. » « *Il n'y a d'éternel que Dieu* », était le mot de l'antiquité.

8° Remarquons-le bien, c'est dans l'Inde, des milliers d'années avant l'ère chrétienne, que l'homme a, pour la première fois, compris et reconnu le grand fait de l'éternité et de l'indestructibilité de la matière, ce que nous appelons aujourd'hui: la « corrélation et la conservation des forces. » En effet, une somme d'énergie universelle doit être acceptée comme un fait scientifique, en la déterminant d'une manière invariable.

Oui, pour les gens pieux, il est révoltant de vouloir un Tout-Puis-

sant, serviteur des caprices et des passions de l'homme, qui, par une conception ou une gestation, soit, en un certain moment, obligé de créer une âme pour animer l'embryon; ce serait ajouter sans cesse des forces nouvelles à la somme de force qui existe préalablement dans l'univers, que sortir du néant et à volonté, des âmes qui sont des principes actifs; si ce fait avait lieu pour tous ceux qui doivent naître, la totalité des forces irait toujours en augmentant, ce qui ferait un monde instable comme le veulent les catholiques; la fantaisie et le caprice seraient les maîtres de l'univers, ce qui est le contraire de la vérité.

Avant de revenir à l'acte définitif de *la trinité* dans le ciel catholique, constatons que les hommes les plus éminents de l'antiquité ont été monothéistes, partisans de la force universelle, et ennemis de la conception anthropomorphique des trinitaires; ce fait est des plus importants dans la marche de l'esprit humain. Depuis l'Inde jusqu'à Aristote, Averroës, Erigène qui déplut à l'église et dont les ouvrages furent brûlés, les génies dont s'honore l'humanité ont cherché à établir l'unité de Dieu.

Le pape Gerbert et Frédéric II, firent paraître des ouvrages célèbres : l'*Évangile éternel* et le *Tribus impostoribus*, furent traduits et répandus en Europe par Michel Scot au 13^e siècle, et plus tard par Roger Bacon et Spinosa qui continuèrent cet enseignement du Dieu unique.

Saint Thomas d'Aquin combattit l'averroïsme avec une sainte fureur, il avait contre lui les Franciscains. Le Concile de Vienne voulut établir la défense de lire Averroës, car l'impiété avait gagné Paris et les grandes villes du Nord; à Venise, tout gentilhomme professait l'averroïsme. En 1552, le Concile de Latran condamna les hérétiques et les infidèles qu'il brûla, et le dernier concile du Vatican, partisan de la Trinité, les a maltraités dans son syllabus, car le Pape Pie IX a dit, premier canon : « Anathème à ceux qui disent que les esprits sont des émanations de la substance divine, ou que la substance divine devient toutes choses par voie de manifestation et de développement ! » Cet acte si important nous force à envisager le caractère et l'histoire de ces idées, elles nous servent de réponse.

En regard de ces idées absolues et infaillibles, écoutons l'un des plus puissants écrivains mahométans :

« Dieu a créé l'esprit de l'homme d'une goutte de sa lumière: cet esprit retourna vers lui. Ne vous laissez pas tromper par cette vaine supposition que l'esprit meurt avec le corps. La forme que vous aviez en naissant et votre forme actuelle ne sont pas les mêmes. Il n'est donc pas nécessaire que vous mourriez parce que votre corps meurt; vous êtes entré en ce monde comme un étranger et vous n'y demeurez qu'en passant.

« Dieu est notre refuge contre les épreuves et les orages de cette vie agitée ; nous trouverons en lui un repos éternel, un repos sans chagrins, une joie sans douleurs, une force sans infirmités, une science exempte de doutes, une vision extatique et sereine de la source de vie, de lumière et de gloire, cette source d'où nous sommes sortis. » Ainsi parlait en l'an de J.-C. 1010, le philosophe arabe *Al Gazzali*.

9° Revenons à l'histoire de la Trinité : Dans la Palestine, province alors romaine, quelques hommes d'humble condition s'associèrent dans un but de charité mutuelle et de religion ; ils avaient tiré de l'enseignement de Jésus, des doctrines en harmonie avec ce sentiment de fraternité universelle. *Les disciples de Jésus*, juifs d'origine, le prirent pour le Messie longtemps attendu, et, par intérêt, les prêtres livrèrent cet homme au gouverneur qui, avec répugnance, le donna aux bourreaux. Après la mort de Jésus, ses disciples s'organisèrent sur la base du communisme, car, les biens et les gains *étaient en communauté*, les orphelins et les veuves adoptés par tous, les pauvres et les malades à la charge des associés.

Rien de semblable et de plus puissant ne s'était vu ; les églises particulières, d'abord isolées, mues par l'intérêt mutuel, se fédérèrent en une organisation qui leur fit obtenir plus tard tant de triomphes politiques ; le principe chrétien s'étendit dans l'Asie-Mineure, en Chypre, en Grèce ; de l'Italie, il pénétra dans les Gaules et la Grande-Bretagne ; des missionnaires hâtaient partout sa propagation, ce qui ne s'était pas encore fait par de tels moyens.

Le christianisme se présenta sous trois aspects : Le respect du Dieu unique (il n'était pas alors question de trinité), la pureté de la vie, la charité envers ses frères. Faible, il ne fit des prosélytes que par la douceur persuasive ; devenu fort par le nombre et la richesse, à deux ou trois cents ans de sa naissance, il eut des tendances politiques et voulut être un empire dans l'empire, ce qui décida le gouvernement autoritaire à employer la force pour le détruire.

10° En l'an 302 ou 303, sous *Dioclétien* dont la femme et la fille étaient chrétiennes, les soldats des légions, devenus chrétiens pour la plupart, refusèrent d'assister aux rites solennels en l'honneur des dieux ; la révolte étant toute-puissante, Dioclétien voulut qu'il n'y eût pas de sang répandu ; mais il y avait guerre civile, et, si *Nicomédie* fut rasée jusqu'au sol, le palais de l'empereur fut brûlé et ses édits lacérés par les partisans de Jésus. Il y eut partout des massacres et des persécutions, mais les chrétiens forcèrent Dioclétien à abdiquer. *Constantin*, son successeur, en 305, se mit à la tête du parti chrétien et dans une bataille livrée au pont Milvien, il battit *Maximin* ; la mort de ce dernier, celle de *Licinus* le laissa maître de Rome et pre-

mier empereur chrétien. Pour avoir une place au pouvoir, les mondains se firent alors les défenseurs énergiques du christianisme ; païens comme leur empereur, ils se conformèrent aux cérémonies de l'église ; la vie criminelle de Constantin se termina en 337.

Vous tous qui avez vu l'*Apologie de Tertullien* fait dans la ville impériale, à la face du monde entier, pendant la persécution de *Sevère*, relisez-la, *cette défense des chrétiens contre les accusations des Gentils*, adressée aux magistrats qui jugèrent les accusés ; il y a là, un document historique qui fait autorité, et non un appel bruyant et passionné des prêtres ; il remonte à l'an 300 après J.-C., et explique ce qu'était le christianisme au temps de sa pureté ; il dit exactement ce que nous avons affirmé plus haut ; il y est question que les chrétiens croient qu'il n'y a *qu'un dieu caché*, qui a tiré le monde du néant ; il n'y est pas dit un mot de la *sainte Trinité*, quoique le christianisme eût adopté que Jésus dût être adoré comme Dieu le père : Tertullien dit des chrétiens : « Ils ne forment qu'un corps, n'adorent qu'un Dieu et attendent la félicité éternelle. » « Ils ont des évêques pour présider à leurs assemblées, lesquels sont élus par le suffrage de ceux qui gouvernent, etc. ».

Constantin et sa femme, par nécessité politique, marièrent intimement le paganisme et le christianisme ; ils instituèrent le culte des reliques, et montraient à Rome les clous et le bois de la *vraie croix*, tandis que, à *Métaponte*, on exposait les outils qui avaient servi à faire le cheval de Troie, à *Nicodémie* l'épée d'Agamemnon, à *Phasalis* la lance d'Achille. Plusieurs cités se vantaient de posséder le Palladium de Troie, tandis que, dans les églises chrétiennes il y avait des peintures qui pouvaient rougir, des images qui suaient, des guérisons miraculeuses produites par des châsses qui remplissaient les sanctuaires ; et ces lieux, dits *saints*, se chargèrent d'ornements empruntés à la mythologie grecque. Les provinces influentes dans l'Etat firent admettre leurs mythes honorés, et, partout, on commençait à entrevoir, à concevoir sous l'habile direction politique de Constantin, une trinité conforme aux traditions de l'Egypte ; le culte d'Isis reparut, car cette divinité fut peinte, *debout sur le croissant de la lune* ; elle tenait dans ses bras *l'enfant Orus*, comme à Memphis, et toute semblable aux belles créations artistiques de Raphaël : La *Madone* et le *Bambino*.

Partout les païens accueillaient ces conceptions anciennes ; le concile d'Ephèse satisfît les chrétiens en décrétant que la *Vierge Marie* porterait désormais le titre de *mère de Dieu* : cette déesse, ainsi conçue satisfît tous les partis dans l'empire.

« Vous avez, dit *Faustin* à *Augustin*, substitué vos agapes aux sacri-

fices des païens ; à leurs idoles, vos martyrs à qui vous rendez les mêmes honneurs. Vous apaisez les ombres des morts avec du vin et des festins : vous célébrez les fêtes des Gentils avec leurs calendes, leurs solstices, tout l'attirail de leurs vieux cultes, leurs rituels pompeux, leurs robes magnifiques, avec mitres, tiaras, cierges, processions, lustrations, vases d'or et d'argent.

« Le bâton augural est devenu la crosse des évêques ; vous bâtissez des églises sur la tombe de vos martyrs, en les consacrant avec des rites imités des pontifes de la Rome païenne, et vous multipliez les découvertes des reliques et la commémoration des saints ; vous chassez le démon par les jeûnes, et de même vous dites apaiser la colère divine.

« Hélas vous érigez le célibat en vertu de premier ordre, vous vantiez l'eau bénite, les pèlerinages en Palestine ; vous adorez les images, les reliques que vous vendez comme antidote contre le démon, et inventez la purification de la Vierge pour ceux qui regrettent la fête de Pan, la vénération de vieux vêtements, l'adoration de parcelles de squelettes, etc.

« Quant aux mœurs des Gentils, continue Faustin, rien ne vous sépare plus, parce que vous les avez conservées sans mélanges et à vos noces, vous chantez des hymnes à Vénus. »

Plus tard, l'évêque Newton faisait les mêmes remarques : Le culte des images et des saints n'est-il pas, à tous les égards, le même que l'ancien culte des démons, et y a-t-il autre chose que le nom de changé ? !! Il affirme ensuite que l'encens brûlé sur les autels, l'eau sainte, l'eau et le sel dont on s'asperge à l'église, les cierges et les lampes allumés en plein jour, les ex-votos pour délivrance et guérisons miraculeuses, les genuflexions devant les idoles miraculeuses, l'érection de petits oratoires, le port d'images, les processions, les flagellations, la tonsure des prêtres, les vœux de chasteté appartiennent et sont pris aux superstitions païennes.

Telle était la dégradation intellectuelle des chrétiens, sous Constantin le *Grand*.

Au Concile de Nicée, Constantin fit approuver le triomphe de ce mariage extravagant de l'ancien et du nouveau culte, et en même temps, déclarer que *Arius* le monothéiste, était hérétique ; que celui qui ne brûlerait pas, le possédant, l'ouvrage de ce renégat, serait mis à mort. Le règne de cet empereur transforma le christianisme en système politique, puisque, tombé dans l'idolâtrie, ce système nouveau éleva jusqu'à la perfection la mythologie grecque et égyptienne, exactement semblable en cela, à deux corps qui se modifient après s'être rencontrés.

Arius était hérétique en ce sens : Dans la dispute sur la Trinité qui éclata d'abord en Egypte, dont on s'occupait beaucoup à Rome, de par Constantin, le litige principal était de bien définir le rapport du fils. Arius, prêtre à Alexandrie et candidat évincé de l'épiscopat, argumentait ainsi : « Le père étant plus vieux que le fils, ce dernier n'a pas toujours été, et il a commencé d'être, ce qui détruit la co-éternité des trois personnes divines, et suppose la subordination de l'une des parties inégales, en un temps où la trinité n'avait pas du tout existé. » L'évêque d'Alexandrie, heureux compétiteur d'Arius, le combattait publiquement, ce qui amusa fort les Grecs et les Juifs d'Alexandrie : la controverse devint si violente, que l'évêque la porta devant Constantin ; l'empereur sceptique, pensait comme Arius, que le *Père était plus vieux que le fils*, mais on exerça sur lui une telle pression, qu'il fut forcé d'assembler le *Concile de Nicée*, composé en majeure partie de doctrinaires enfiévrés ; ils réglèrent la sainte Trinité comme article de foi, déclarant que : « La sainte Eglise catholique et apostolique, anathématise ceux qui disent qu'il fut un temps où le Fils de Dieu n'était pas, et qu'avant d'être engendré, il n'existait pas, et qu'il a été tiré du néant, où d'une autre essence que celle de Dieu même. » A cette décision étrange, Constantin le politique prêta l'appui du pouvoir séculier.

Après Constantin, Théodose défendit les sacrifices ; il institua des inquisiteurs de la foi ; voulant que la croyance de *Damase*, évêque de Rome, et de *Pierre* évêque, d'Alexandrie, fût générale au point de vue de la *trinité* ; il ordonna que l'enseignement seul de l'Eglise fit foi, et condamna à mort qui imiterait les Grecs ou les Juifs ; la vraie science allait s'éteignant, le catholicisme tendait à la voiler toujours plus.

A cette époque, on découvrit dans les fondements d'un ancien temple d'Osiris, à Alexandrie, sur lequel on érigeait un temple catholique, un symbole obscène de l'ancien culte ; l'évêque *Théophile*, par décision, l'ayant fait exposer sur la place publique, les païens qui avaient au théâtre mis en scène la trinité, s'insurgèrent. et il y eut effusion de sang, à tel point que l'empereur dut intervenir en envoyant un *rescrit* à Théophile ; ce dernier attaqua le *Verapion* (grande bibliothèque célèbre rassemblée par les *Ptolémées* et qui avait échappée au feu de Jules César), où s'étaient réfugiés les insurgés ; il détruisit du coup, et les païens détestés, et cette fameuse bibliothèque, vivante protestation de l'esprit humain contre les énergumènes catholiques de cette époque. Ce fut un coup double.

Après Théophile, *Cyrille*, celui qui a pris si grande part à la déification de Marie et de son culte, avait en sainte horreur la célèbre

Hypathie, fille de *Théon*, mathématicienne qui exposait la doctrine d'Aristote et de Platon, qui faisait des commentaires admirables sur Appolonius et d'autres géomètres, qui attirait le monde élégant et lettré de cette grande ville à ses conférences ; *Hypathie* la philosophe ébranlait le pouvoir de *Cyrille* par sa haute raison, sa science sublime et ce bigot jura sa perte ; pendant qu'*Hypathie* se rendait à son académie, une nuée de populace et de moines, excitée par l'évêque, assaillit la noble femme ; dépouillée de ses vêtements, traînée dans une église, elle fut tuée par les compagnons de *Pierre le Lecteur*. Son corps, coupé en morceaux, fut jeté au feu. *Cyrille* ne fut point inquiété pour avoir mis en acte ce précepte catholique : *La fin justifie les moyens*. Ainsi périr *Hypathie*, la philosophie grecque et la libre-pensée ; tout se ployait sous le joug de l'Eglise !! plus de bibliothèque !! en l'an 414, toutes les écoles furent fermées, sauf celles des temples catholiques qui regorgeaient de richesses, et absorbaient une partie du revenu public.

Désormais, les empereurs secondant les prêtres, avaient fait un ciel au christianisme populaire et mondain avec le vieil Olympe dont les dieux antiques avaient été chassés ; le père avait à sa droite son fils, et la Vierge vêtue d'or et d'ornements précieux ; à sa gauche, le Saint-Esprit était avec eux, assis sur un grand trône blanc, entouré par des légions d'anges qui chantaient en s'accompagnant sur des harpes ; au loin, dans un vaste espace, les bienheureux pressés autour de tables chargées de mets, étaient conviés à un banquet éternel.

Ce travail de paganisation opéré sur le christianisme primitif, n'était pas le même partout, car chaque évêque avait intérêt à faire adopter les idées acceptées dans son milieu depuis un temps immémorial ; celui d'Egypte avait fait des efforts constants pour introniser la croyance à la Trinité, il voulait que le culte d'Isis fût rétabli sous la forme du culte de Marie.

Nestorius, évêque d'Antioche, élève de *Théodore de Mepseste*, appelé en 427 au siège de Constantinople, rejetait le bas anthropomorphisme populaire, le regardait comme blasphématoire ; il croyait au principe divin qui remplit l'univers et reste étranger aux attributs de l'homme ; philosophe selon Aristote, il voulait concilier la doctrine du maître avec la foi orthodoxe. *Cyrille* le paganisant, lui fit la guerre, car il était aussi résolu à instituer le culte de Marie, que *Nestorius* à l'empêcher ; ce dernier, à Constantinople, disait aux fidèles : « Dieu est éternel et tout-puissant, il ne peut avoir une mère » ; dans ses écrits, il prouvait que « la Vierge ne pouvait être appelée la mère de Dieu, mais simplement la mère de l'humanité du Christ, humanité aussi distincte de sa divinité, que Dieu l'est du temple où il est adoré ».

Cyrille fit jouer toutes ses forces occultes, et exciter les moines de Constantinople par les moines d'Alexandrie. L'empereur dut réunir un concile à *Ephèse*, pour terminer enfin cette vieille querelle. Cyrille avait acheté à prix d'or le chef des eunuques de la cour impériale, et avait aussi l'appui de la *Vierge sainte de Constantinople*, sœur de l'empereur, qui, dit le texte des pères du catholicisme, « s'alliait ainsi à la Vierge sainte du ciel ». Cyrille arriva au concile, suivi de la tourbe populaire, s'empara de la présidence et lut le rescrit de l'empereur avant l'arrivée des évêques de Syrie; cela prit une seule journée; il refusa toute discussion ou accommodement avec Nestorius, et lorsque les évêques syriens se présentèrent, une révolte eut lieu dans l'église Saint-Jean, où les partisans de Nestorius furent massacrés; l'évêque de Constantinople, abandonné par l'empereur, fut exilé dans une oasis d'Egypte. La *sainte trinité* fut dès lors un fait consacré par le célèbre guet-apens du *Concile d'Ephèse*. L'évêque Cyrille avait, comme pour Hypathie, trouvé un moyen rationnel de diviniser Marie, de consacrer l'Olympe catholique, ce vieux cliché de l'Olympe égyptien. Rome a fait un grand saint, un père de l'Église, de Cyrille, l'assommeur sans vergogne des penseurs qui avaient un autre avis que le sien, et vu le rare mérite de celui qui réellement sut établir le premier cet axiome brutal : *La force prime le droit*.

12° Pour appuyer Cyrille le *saint*, écoutez ce que dit saint Augustin, la plus haute des autorités dans le monde religieux depuis quinze siècles, passage tiré de la traduction du révérend D^r Pusey, tome premier de la *bibliothèque des pères de l'Église catholique*, publiée à Oxford, 1840 : « Vois, la trinité m'apparaît dans un miroir, d'une façon obscure. Qui es-tu mon Dieu, né de Dieu? O père! en toi est le commencement de notre sagesse; cette sagesse sortie de toi, égale à toi, co-éternelle à toi, par qui tu as été créé, dans ton fils, le ciel et la terre. Nous avons dit ce qu'étaient le ciel des cieux, et cette terre invisible et sans forme, et l'abîme ténébreux, et l'instabilité chancelante de son être informe et spirituel, jusqu'à ce qu'elle ait été convertie par celui qui lui a donné la vie et la lumière, en une créature magnifique et flottante sur les eaux. Et par le nom de Dieu, j'entends maintenant le père qui a fait ces choses; et croyant comme je crois que mon Dieu est trinité, je cherche encore et regarde! ton esprit flotte sur les eaux. Voilà la trinité, ô mon Dieu! le père, le fils, le Saint-Esprit, créatrice de toute création. »

C'est la manière de saint Augustin pour dérouler le sens caché des écritures, tiré du treizième livre de ses confessions; nos lecteurs voient que, le père de l'Église montre la trinité dans le récit mosaïque de la création; ils peuvent lire ces confessions pour se bien prouver que

d'autres paragraphes, contiennent leur propre critique, comme celui que nous citons ci-dessus, et que cet écrivain catholique et mystique a détourné la bible de son véritable but qui est : *conduire les hommes à une vie morale toujours plus pure* comme l'ont pensé la plupart des commentateurs sérieux.

13° Le spiritisme, par tout ce qui précède, ne pouvait, avec sa méthode si claire, si concise, si logique et surtout si simple et si positive, adopter les idées de ces hommes passionnés à remplir ce dangereux office : *Se faire les arbitres absolus de la vérité scientifique, et les tyrans de l'esprit humain* ; oui, grâce aux Cyrille redoutables par leur astuce, aux saint Augustin qui ont créé l'antagonisme entre la science et la religion, les ouvrages des grands philosophes grecs et juifs ont été regardés comme profanes et stigmatisés comme tels ; les monuments littéraires et philosophiques du muséum d'Alexandrie ont été remplacés par un jargon obscur et mis sous un épais nuage d'ignorance et de mysticisme. De cet antre catholique, où l'esprit humain s'est englouti pendant plusieurs siècles, les vengeances catholiques se sont échappées très souvent en redoutables éclairs qui ont anéanti le progrès, toute curiosité sur les secrets à découvrir, que Dieu veut nous laisser trouver ; Allan Kardec et les esprits nos guides, n'avaient point à entrer dans cette galère, la vérité n'avait pas à se mêler à ces horreurs et à ces mensonges.

14° Conséquence de la décision du concile d'Ephèse :

Nestorius et ses sectateurs, se fondant sur le sens manifeste du dernier verset du chapitre de saint Mathieu, ainsi que sur le cinquante-cinquième et le cinquante-sixième verset du treizième livre du même évangile, refusèrent constamment à Marie la couronne de mère de Dieu ; des paroles passant aux actes, ils fondèrent l'*église chaldéenne* sur les bords de l'Euphrate ; le *collège d'Edesse*, fut créé sous leurs auspices, et le *collège de Nisibe* forma des docteurs qui répandirent les opinions nestoriennes en Syrie, en Arabie, dans l'Inde, la Tartarie, en Chine et en Egypte ; ils traduisirent les œuvres d'Aristote en syriaque et en persan et avec les juifs lettrés, ils fondèrent la célèbre école de médecine de *Djondesabour* ; enfin, leurs missionnaires répandirent le christianisme nestorien chez tant de peuples, que leurs sectateurs étaient deux fois plus nombreux que les chrétiens d'Europe des deux Églises grecque et latine.

Puis, cette décision du concile d'Ephèse remplit l'Occident de sectaires, l'Asie occidentale de même, tous animés d'une haine insensée et féroce les uns contre les autres, surtout contre l'empereur qui avait aidé à cette persécution ; une révolution religieuse en sortit et le monde entier en fut affecté, à tel point, que ses conséquences se font

encore sentir. De ces événements (pour la *Mariolâtrie*) sortirent deux faits énormes comme conséquences politiques, sociales et religieuses :

Le renversement du christianisme asiastique par les Perses.

La réforme finale opérée par les Arabes, fit perdre au catholicisme des Constantin et des saint Cyrille, les neuf dixièmes de ses possessions géographiques d'Asie, d'Afrique, d'une partie de l'Europe. Cette évolution remarquable eut lieu avec l'aide de *Mahomet* élève des Nestoriens ; et de ses successeurs, tous partisans du Dieu unique et ennemis des Mariolâtres trinitaires.

P. G. LEYMARIE.

RAPPORT

SUR LE CONCOURS INSTITUÉ PAR M. GUÉRIN,

RELATIVEMENT AUX CROYANCES SPIRITES A TRAVERS LES AGES

Lu par l'auteur à la Société des sciences psychologiques dans la séance solennelle du couronnement, le 26 octobre 1880.

(Suite et fin.)

L'un des plus fervents apôtres du spiritisme, un membre de notre Société, qui noblement consacre sa vie et sa fortune à l'expansion de la vérité, un frère, dont la munificence peut seule égaler la modestie, l'honorable M. Guérin domicilié à Villeneuve de Rions, Gironde, a fondé un prix de 3.000 francs destiné à la meilleure étude sur l'histoire du spiritisme dans l'humanité. Voici le texte de son programme :

« Rechercher quelles ont été, à travers les âges et dans tous les pays, « les croyances des peuples, des fondateurs de religions, des grands « philosophes sur l'existence des Esprits, sur la possibilité des communications entre eux et nous, sur la persistance de la vie après ce « que nous appelons la mort; sur le retour à de nouvelles existences, « soit sur cette terre, soit dans quelques mondes sidéraux. »

Le comité de la Société scientifique des Etudes psychologiques fut chargé d'organiser le concours et de décerner le prix à qui de droit.

Nanti de ce mandat, le comité convoqua les sociétaires en assemblée générale et les initia aux intentions de M. Guérin; il fut statué sur certains détails consignés au procès-verbal de la séance (26 février 1879), puis, une Commission nommée par le comité fut chargée des travaux d'examen et de compte rendu pratiqués en pareil cas.

Neuf ouvrages destinés au concours étaient parvenus au siège social. Vu l'absence obligatoire de tout nom d'auteur, ils furent numérotés, au hasard, de 1 à 9.

Comme on l'a vu plus haut, la question posée était fort complexe. Pour la traiter à fond, sous toutes ses faces, il eût fallu disposer de plusieurs années, posséder certains documents historiques infiniment rares, même dans les pays où ils existent, et, de plus, écrits en des langues primitives à peu près ignorées de nos jours. Or le concours ouvert le 20 février 1879, fixait le terme des envois au 1^{er} janvier 1880.

La Commission n'a donc jamais espéré trouver dans ces études, forcément rapides, des recherches aussi approfondies que pourrait les offrir un livre fait à loisir. Elle ne devait leur demander qu'un ensemble bien enchaîné de faits et de citations, émanant de sources autorisées et caractérisant, d'une manière logique, la marche et le développement des croyances spiritistes, à toutes les époques de l'histoire et

parmi les divers peuples de notre globe. En acceptant cette limite imposée par les circonstances, mais qui bornait quelque peu son idéal, la Commission se trouvait plus à l'aise pour juger, en quelque sorte *humainement*, les manuscrits qui lui étaient soumis. Ce travail, qu'elle n'eût pas cru si long, n'a pu se terminer que le 4 courant. Plusieurs de ces études contenaient 200-300 et même près de 400 pages, souvent d'une écriture fine, serrée, peu lisible, ce qui m'a rappelé les paroles d'une femme de beaucoup de sens : « Ecrire bien, disait-elle, est un égard dû au prochain. » Espérons qu'à l'avenir MM. les auteurs auront quelque pitié des infortunés commissaires forcés de lire et de commenter au moins deux mille pages dans un délai relativement court. Ceci soit dit pour mémoire et dans le seul but de réserver comme il convient le zèle de la Commission.

Les neuf mémoires qu'elle avait en mains étaient plus égaux d'intention que de mérite. Quelques-uns de messieurs les concurrents avaient mis en relief un sujet accessoire de leur propre fond et perdu de vue le programme vers lequel, au contraire, tout devait converger. Par ce fait, la commission a dû, non sans un vif regret, écarter du concours plusieurs ouvrages d'un mérite réel, quant aux buts particuliers de leurs auteurs, mais qui, en regard des questions posées, ne présentaient pas suffisamment le caractère de rectitude qu'exige une compilation de cette nature.

Seuls, les numéros 4 et 7 furent presque unanimement désignés comme pouvant se disputer la victoire, en subissant la discussion.

Deux voix se sont élevées en faveur du n° 6, travail considérable et très riche en documents ; mais ses incontestables qualités n'ont pu prévaloir contre la faiblesse de sa rédaction et surtout contre un fait trop apparent dans toute sa première partie ; c'est que le livre *utilisé* selon nous, pour le concours, avait probablement, dans l'origine, reçu une autre destination ; l'auteur y bat en brèche le christianisme et le fait avec tant de vigueur et de persistance qu'il paraît en oublier le programme.

Revu dans sa forme littéraire, enchaîné plus méthodiquement, sous le double rapport de la démonstration et de la chronologie, ce livre constituerait une histoire générale des religions au point de vue anti-chrétien ; mais la question posée n'en dominait pas assez l'ensemble pour lui valoir le suffrage de la commission.

Le n° 9 a provoqué une mention de sympathie. Ici, en ma qualité de femme, j'ouvre une parenthèse.

Après la clôture de nos travaux, nous avons appris, confidentiellement, que le n° 9 était l'œuvre d'une dame exilée en 1848, et qui, dès lors, n'aurait pu retrouver en France la position qu'elle a su se créer à l'étranger ; comme étude historique, son opuscule est complètement nul puisqu'il n'en offre pas de traces ; mais comme philosophie générale, il serait difficile de rêver quelque chose de plus vrai, de plus élevé, de plus pur. On sent, en lisant ces belles pages, la justesse de cette parole de Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur. » Que sur la terre de l'exil, d'où cette noble victime nous envoie un rayon de son âme, l'effluve de nos sympathies aille la fortifier ; merci à cette sœur dont la vie exemplaire prouve, une fois de plus,

que la femme peut, également planer dans les hautes régions de la pensée et remplir consciencieusement ses plus humbles devoirs!...

Fermons la parenthèse et revenons à nos manuscrits.

Les n^{os} 4 et 7 restaient en présence. A des titres différents, leurs qualités se balançaient. La Commission était perplexe : enfin, en vertu d'une clause déjà émise et sanctionnée par un vote du comité, en date du 4 février 1879, il fut décidé qu'un prix partagé serait décerné à ces deux ouvrages ; soit, selon l'intention du fondateur, 500 francs, versés à chaque lauréat, plus les 2.000 francs d'excédent devant être employés à l'impression des livres couronnés dont la première édition, réservée à la Société scientifique des études psychologiques, serait à la charge de cette dernière, si les 2.000 francs du prix ne suffisaient pas à en couvrir les frais.

Le vote acquis sur toutes ces questions, on procède à la rupture des plis contenant le nom des deux élus : l'auteur du n^o 4 est M. Rossi de Giustiniani, oriental de Smyrne, où il professe la philosophie.

Le n^o 7 est dû à la plume de M. Eugène Bonnemère, auteur des *Camisards*, des *Paysans*, du *Siècle de Louis XIV*, etc. Félicitons fraternellement les deux vainqueurs et donnons un compte rendu sommaire de leurs travaux, en commençant, à l'exemple de la commission par le chiffre le moins élevé : le n^o 4.

Si M. Rossi de Giustiniani débutait dans la carrière littéraire, nous ferions l'éloge de son style ; mais ce témoignage devient oiseux quand il s'agit d'un écrivain déjà connu, bien que, en sa qualité d'étranger, M. Rossi de Giustiniani ait plus de mérite qu'un autre à bien écrire le français. Sa diction élégamment facile, décèle l'homme rompu à l'étude et prompt à trouver la juste expression de sa pensée. Son livre qui n'est point volumineux, présente, dans un cadre sagement circonscrit, un ensemble imposant de citations dont la haute valeur fera, sans doute, réfléchir les lecteurs. Ce cadre aurait pu s'élargir vers les temps modernes ; l'auteur le sait, car il exprime le regret d'avoir dû, faute de temps, borner étroitement ses recherches dans ce domaine, le plus fertile, peut-être, le mieux qualifié, certainement, quant aux données de la science en faveur du Spiritisme et qui eût si généreusement récompensé l'explorateur, en lui prouvant que certains noms illustres dont se pare audacieusement le matérialisme, appartiennent, de droit, à la philosophie spiritualiste.

Toutefois, cette lacune sera facile à combler. Comme il s'agit d'une simple addition, M. Rossi de Giustiniani l'opérera sans toucher à l'ordonnance claire et méthodique dont son livre emprunte un cachet saisissant d'énergie et de netteté. Ainsi les citations d'un choix heureux, groupées par catégories, sans commentaires immédiats, sont d'un effet puissant.

L'esprit est subjugué par cette richesse d'affirmations tombant, sur un même point, des plus hautes sommités humaines. C'est ainsi qu'une très remarquable introduction intitulée : « Nature et origine de l'homme » établit péremptoirement, d'après des textes nombreux que les Aristote, les Tertullien, les Spinoza, les Leibnitz et mille autres penseurs célèbres croyaient fermement au corps périsprital.

J'aurais désiré reproduire ici quelques paragraphes de cet intéressant travail; mais le temps nous presse et, d'ailleurs, M. Rossi de Giustiniani possédant le rare talent de ne pas délayer sa pensée, tout se tient de si près dans son étude, qu'il est très difficile d'en détacher des fragments sans en affaiblir de beaucoup la portée.

En somme, l'auteur nous fait assister au majestueux défilé des croyances humaines dès l'origine des peuples, il en indique les modifications successives et compile habilement, à travers ce vaste labyrinthe dont il a su garder le fil, tous les renseignements dignes de confiance, que la brièveté du temps assigné au concours lui a permis de réunir. Il conclut comme au reste, tous ses concurrents, à l'existence des phénomènes et des pratiques spirites dès les commencements du monde; il croit avec les philosophes de tous les âges et de tous les pays, à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'âme, aux existences successives et progressives, à la solidarité universelle. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les deux dernières pages de son livre et cette conclusion, à elle seule, est déjà significative de la part d'un homme qui a fouillé si profondément les archives de l'humanité.

Abordons maintenant le manuscrit n° 7, appartenant à M. Eugène Bonnemère. C'est une œuvre considérable, comme volume et comme histoire. L'auteur est un travailleur intrépide; écrire une histoire quelconque semble n'être pour lui qu'un simple jeu. Heureux privilège, mais qui l'entraîne parfois au luxe du développement. C'est du moins le cas pour le livre qui nous occupe et dont M. Bonnemère lui-même croit devoir élaguer certaines parties, afin de lui donner une allure plus concise, une dialectique plus serrée.

Nous n'apprenons rien à l'auteur en lui disant que son étude porte le double sceau de l'érudition et de la conscience. Pas un coin de la terre qu'il n'ait labouré de sa plume pour en extraire le passé, et le forcer d'apporter sa pierre au monument synthétique de la philosophie future.

Chaque peuplade lui confie le secret de ses espérances extra-terrestres; chaque nation l'initie aux mystères de ses temples. A mesure que les faits et les révélations s'échelonnent sur ses pages, l'écrivain en déduit avec soin les conséquences morales et philosophiques, mais sans perdre de vue son programme vers lequel il marche d'un pas lent et sûr, tandis que le lecteur, montant avec lui vers l'infini ou plongeant dans le pénombre de l'hypothèse, ou bien, encore, s'attardant pour cueillir une fleur... de rhétorique, a parfois quelque peine à retrouver son chemin. Il est pourtant prévu ce chemin; le programme l'a tracé nettement; aussi, sauf les différences nées du caractère et du tempérament des écrivains, la marche générale de l'étude ne peut-elle guère s'écarter de la voie. Donc, au point de vue du fond nous pourrions dire de ce deuxième ouvrage ce que nous avons dit du premier; mais dans la forme, l'un des auteurs, M. Rossi de Giustiniani, est plus simplement historien, M. Bonnemère est plus poète et philosophe. Il en résulte que leurs travaux se prêtent un mutuel appui et se complètent réciproquement. Celui-là offrant des faits, consignait des affirmations, qu'il se borne à relier entre eux, résume, condense en quelque sorte, pour en faire un tout, saisissable au pre-

mier coup d'œil, tous les éléments positifs d'investigation qui dans l'ouvrage de M. Bonnemère tendent un peu à s'isoler les uns des autres par une grande richesse d'argumentation. Quant aux résultats des recherches ils sont les mêmes. Les preuves sont là, positivement en faveur du Spiritisme, aussi bien chez M. Bonnemère que chez M. Rossi, avec cette variante, seulement, question tout individuelle, que les tendances du n° 7, sont éminemment chrétiennes. Mais relativement aux questions du programme, les réponses ne varient point, les constatations historiques étant pareilles. L'espèce de revision à laquelle M. Bonnemère veut soumettre son travail me rend, aussi bien que le manque de temps, les citations difficiles ; cependant, au risque de tomber justement sur un passage destiné à disparaître, ce que je regretterais, je vais faire connaître l'un des nombreux paragraphes remarquables de ce remarquable livre (1).

Donc, en vertu de recherches spéciales, poursuivies en des pays divers par des penseurs capables et consciencieux qui ne communiquaient point entre eux, il est maintenant établi que, dans tous les temps, dans tous les lieux, les hommes primitifs comme les hommes civilisés, ont cru à l'existence des esprits, à leurs communications réelles avec ce monde et même aux vies successives par la réincarnation. Pour les philosophes et les savants les plus illustres, le corps périsprital est réputé devoir exister et pouvoir se manifester, d'une manière sensible, aux vivants de la terre : mille faits historiques dignes de foi viennent corroborer cette croyance.

Le mosaïsme lui-même, seule religion qui passe pour ne point enseigner l'immortalité de l'âme, l'admettait si bien, implicitement, qu'il défendait l'évocation des morts sous des peines très sévères ; on s'y livrait donc en Israël, et même avec succès, puisque Saül put trouver un médium pour évoquer l'esprit du prophète Samuel, expérience qui lui réussit certainement au-delà de ses désirs.

Nous n'ignorons point que certains savants, s'arrogeant le pouvoir, vraiment surnaturel celui-là, de juger ce qu'ils refusent d'examiner, ont inventé les choses les plus amusantes pour battre en brèche le Spiritisme ; ce dernier ne s'en porte pas plus mal. Il demeure inébranlable sur ses bases, parce que ces bases sont des faits, tandis que ces messieurs, tout de blanc cravatés, pataugent dans le ridicule, entre le muscle craqueur et la névrose, entre l'anesthésie historique et la théorie des coïncidences, pour *expliquer* des phénomènes qu'ils ont longtemps niés. C'est un progrès, et d'autant plus en notre faveur, que nous lui devons une révélation dont se passeraient bien ces importants personnages ; c'est, qu'après s'être trompés eux-mêmes en niant, ils trompent maintenant les autres en expliquant ; car ils attribuent à ces manifestations, devenues évidentes pour plusieurs d'entre eux, des causes mille fois plus inadmissibles que les plus grandes étrangetés du Spiritisme.

Au surplus, tous les efforts de ces messieurs ne sauraient anéantir l'histoire ; or, si nous devons récuser son témoignage, il n'y a plus de raison pour croire à l'existence des discours de Cicéron, à l'héroïque

(1) Mme Rosen, ayant lu les paragraphes en question dans les manuscrits qu'elle ne possède plus ne peut les reproduire ici.

suicide de Lucrèce, à mille faits enfin, qui sont de notoriété universelle et qui se présentent à nous exactement, sous la même sanction que ceux du spiritisme observés à travers les âges. Pourquoi cela serait-il vrai et non point ceci ? De quel droit infirmer les témoignages de Socrate, de Platon, de Plutarque, etc. lorsqu'il s'agit des esprits, quand sur tout autre point, leur parole fait autorité ? Il est vrai que, pour le pygmée matérialiste, tous ces géants de la pensée sont des névrotiques !...

Est-on bien sûr cependant que cette épithète soit aussi injurieuse qu'elle prétend l'être ?

Certains journalistes qui essaient de la lancer à la face du génie, comme l'enfant jette une pierre aux étoiles, se montrent vexés quand, tombant d'accord avec le sens apparent de ce mot, on leur dit, croyant les flatter : « On ne vous taxera pas de névrose, vous êtes dans la bonne moyenne. » Serait-ce que ces messieurs ne dédaigneraient pas la névrose dont furent atteints Corneille, Shakespeare, Molière, Lamartine, et dont Victor Hugo est encore victime ?

Quoi qu'il en soit, rompons enfin avec la vieille routine, en n'accordant pas un brevet d'infailibilité scientifique à des gens qui s'arrogent le droit d'insulte, et qui s'intitulent *savants*, parce qu'ils se sont approprié ce qu'ils ont pu d'une connaissance à l'acquisition complète de laquelle ne suffirait pas une vie entière. On l'a déjà dit : « Il n'y a pas de savants dans le sens absolu de ce terme ; » il y a des chercheurs ; or, qu'ils approfondissent les mystères de la chimie ou ceux du spiritualisme expérimental, ils se valent mutuellement sous le ciel de Dieu. Honneur donc au fondateur de ce concours, le vénéré M. Guérin, qui, en provoquant une effusion de lumières sur un point si controversé, contribue puissamment à placer le Spiritisme dans sa véritable sphère, en lui faisant prendre rang parmi les sciences philosophiques d'où sortira la société nouvelle. Honneur aux pionniers vaillants de la noble Vérité : à ceux dont les veilles silencieuses sondent les âges disparus pour en faire jaillir le soleil par excellence : l'instruction !

Puisse, avec la permission divine, se lever bientôt sur ce monde encore obscur, le jour prédestiné où la vie et la mort révéleront pleinement ce qu'elles sont ; éclairés alors sur nos destinées immortelles, aidés par nos frères invisibles, mais présents et solidaires, nous travaillerons tous, la main dans la main, à notre propre transformation morale qui sera la rénovation de notre globe et son ascension parmi les demeures universelles !

SOPHIE ROSEN (Mme DUFAURE).

Paris, 26 octobre 1880.

BIOGRAPHIE DE M. DOMINGO DE MIGUEL

(Tiré du Buen Sentido).

Notre cher ami et co-rédacteur, le savant ex-directeur de l'école normale de Lérida, martyr du rationalisme chrétien, M. Domingo de Miguel,

a quitté notre planète, le 10 novembre passé; une maladie chronique, empirée par les persécutions endurées dans ces derniers temps, et pour ses idées philosophiques, l'a emporté à sa 68^e année. Son intelligence, ses vertus, ses profondes connaissances pour les conquêtes de la civilisation, en faisaient le champion éclairé du progrès.

Sa dernière existence a été consacrée à l'étude, à l'enseignement. Bon par nature, sobre par tempérament, réfléchi par inclination, il abandonna ses études parce que la guerre civile lui empêchait de les continuer, et dans son village, il se consacra à l'enseignement de ses enfants jusqu'à 39 ans : il passa à l'école centrale normale des maîtres pour se dédier, définitivement, à cette carrière d'enseignement supérieur.

En 1844, nommé deuxième professeur de l'école de Tarragone, il fut aimé et distingué par les riches et les pauvres, les savants et les ignorants; il passa à l'école supérieure de Cerrera, après avoir épousé l'estimable Mlle Joaquine de Miguel; en 1849, il était à l'école de Barcelone, jusqu'en 1866, et fut nommé directeur de l'école normale de Lérida, ville où il s'occupa de spiritisme, philosophie dont il embrassa sérieusement la doctrine en l'année 1873.

Dès lors il soutint ses convictions et voulut les communiquer à autrui; pour être l'un des fermes soutiens de la cause du progrès, il supporta avec patience et résignation les épreuves et les persécutions auxquelles il fut en but, donnant le courage aux faibles par son exemple.

Fondateur du journal le *Chrétien spirite*, les cléricaux l'accusèrent d'être le propagateur de doctrines contraires à la vraie religion.

Ce procès dura jusqu'en 1879, en dépit des fortes influences de l'Église, et, finalement, il fut condamné à perdre son titre de directeur de l'école normale et même son diplôme!

Les ouvrages publiés par lui sont nombreux, et plus nombreux sont ses disciples, tous reconnus par leur mérite; on les compte par milliers. Ses trois livres d'agriculture, sa méthode pour apprendre la langue française, ses deux ouvrages sur l'éducation de l'homme et du peuple, etc., sont avantageusement connus; lorsque le gouvernement espagnol, avec son intolérance ultramontaine, le destituait de sa charge, la Société scientifique des études psychologiques de Paris le nommait son membre honoraire, en témoignage de la haute considération que méritait l'homme moral, l'homme savant.

De Miguel est mort sans abdiquer une seule de ses croyances spirites et philosophiques-chrétiennes, sans retirer aucune des affirmations religieuses si brillamment exposées et défendues dans son livre *L'Education des Peuples*, et dans les nombreux articles publiés

dans le *Buen Sentido* dont il fut le rédacteur jusqu'au dernier jour de sa vie.

Repose en paix, martyr illustre du devoir, apôtre infatigable du progrès et de la civilisation chrétienne; tu voulus suivre les traces de Jésus et comme lui, le Maître, tu fus persécuté et battu.

Les hommes qui aiment la justice, la probité, la fidélité aux principes de liberté, de moralité, d'amour pour tous, bénissent ta mémoire et conserveront précieusement le nom de Domingo de Miguel, l'un des martyrs éminents de la cause spirite.

REVUE DE LA PRESSE. — LANGUE ANGLAISE

A propos de journaux spirites américains, j'ai lu *in extenso* et avec attention 2 « Banner of light », 2 « Religio Philosophical Journal », 3 « Mind and Matter », 1 « Harbinger of light (Melbourne) », et 1 « Medium and Daybreack », que vous m'avez envoyés. Je les ai trouvés intéressants pour se tenir au courant de la situation! du spiritualisme là où ils sont édités : 1° « Harbinger of light », Australie. Pour une contrée aussi lointaine, c'est merveille de voir comme le spiritisme y est sérieusement envisagé, mais rien d'important n'y est non plus fait ou trouvé ; 2° « Medium and Daybreack », Angleterre, — ce journal s'occupe plus que le « Spiritualist » des manifestations physiques; sous ce rapport du reste, ces deux organes représentent, en Angleterre, la situation tranchée qui reste présentement aux États-Unis et qui est celle-ci : les uns prônent les manifestations physiques, quand même, ne niant pas qu'il y ait à prendre et à laisser, mais comptant sur le jugement des chercheurs, et estimant que pour trouver de l'or, il faut exploiter beaucoup de placers et non se croiser les bras. 3° « Mind and Matter » est l'organe principal en Amérique de cette opinion. Les autres, considérant les dangers que peuvent présenter les manifestations physiques, entraînés un peu par l'ardeur de la controverse, les répudient presque exclusivement, et semblent se confiner sur le seul terrain de la morale et de la philosophie, organe : « Religio, Philosophical Journal ». Le vieux et solide « Banner of light » tient un terme moyen entre ces deux camps. C'est assez sage, il faut voir la passion soulevée par le conflit! peut-être que la lumière jaillira du choc, car, en somme, l'immobilité n'a jamais rien produit. « Le mouvement, c'est la vie! » Une autre question occupe encore et passionne les Américains, celle du Christ. Un parti veut que le spiritisme reste

chrétien, qu'il considère le Christ comme le guide supérieur de l'humanité terrienne, l'autre nie jusqu'à l'existence historique de Jésus, et dit : « La base du spiritisme, c'est la manifestation médianimique. »

A côté de ces grands points, les journaux américains sont curieux à lire aux annonces. L'exercice de toute profession étant entièrement libre aux E. U. l'on voit des suites de médiums clairvoyants, sensitifs, guérisseurs, etc., etc., qui offrent leurs services à prix faits. La psychographie y est aussi très appliquée. Sur le contact d'un objet, le psychique sent et relate tout ce qui a impressionné cet objet. Le morceau de minéral témoigne ainsi des bouleversements géologiques auquel il a assisté, des événements même accomplis dans son rayon d'impressionnabilité ; le prof. Denton a écrit, de la sorte, l'histoire de la terre, et celle de son intérieur... très curieux ; de même un objet ayant appartenu à un homme, dit tout de cet individu, sa nature morale, son état physique, son passé, une certaine mesure même de son futur. Ce n'est pas tout à fait le cas de nos somnambules lucides, car le psychique est éveillé. Cela paraît être une propriété supérieure et bien précieuse de l'organisme humain. Il en est parlé, avec intérêt, dans l'un des chapitres de « Ghost Land ». La *Revue Spirite* en a bien cité des cas, tel celui de ce sensitif qui, au siècle dernier, je crois, fut employé à suivre les traces de deux bandits, du côté d'Avignon ; mais il n'a ni étudié ni même spécifié la propriété dont jouissait le sensitif, et c'est précisément un cas de psychographie. Voici comment définit cette spécialité, le professeur Buchanan, qui, dès 1843, aux États-Unis, l'a le premier mise en lumière... « La psychographie est l'application pratique des facultés divines de l'âme humaine au développement de la connaissance et de la sagesse. Aux natures bien douées et bien entraînées dans cet ordre spécial, il est difficile d'assigner une limite à leurs perceptions. De telles personnes peuvent décrire l'état de l'âme, l'état physiologique du corps, et donner des conseils tels que les voudraient pouvoir donner le parent le plus tendre, le médecin le plus dévoué, le moraliste le plus sincère. Rien qu'à ces points de vue, la psychographie est de la plus haute utilité et son enseignement la plus honorable des vocations ; mais elle peut servir à d'autres objets, et notamment au développement des diverses parties de la science, de la géologie, de l'anthropologie, de la biologie, etc... »

En voilà assez, je pense, pour vous éclairer sur ce point. J'ajouterai cependant que les États-Unis comptent pas mal de sujets psychiques, « psychometers » comme ils les appellent, dont quelques-uns sont d'une capacité reconnue et dont les noms se trouvent dans les principaux journaux.

Cette conversation que je tiens en ce moment, avec vous, étant

partie de la considération de la Presse spirite saxonne, me conduit à toucher un autre sujet encore bien intéressant aussi. Je veux parler des conférences sur le spiritisme à instituer en France. Je m'associe à tout ce qui a été dit à ce sujet et par vous, dans la *Revue* et par le *Messenger*, le *De Rots*, la *Revue belge*, le *Moniteur de la fédération belge*, et par M. J. Guérin; seulement, je crois que nous ne réussirons que lorsqu'il se présentera, comme il arrive en Amérique et en Angleterre, des sujets qui, à l'état éveillé, parlent « d'inspiration ». C'est tout simplement admirable les discours « inspirational » in « Halfatrance » prononcés par les « Harris », les « Cora Tappan — Richmond », et autres. Ils traitent de tous sujets opportuns. J'en ai sous les yeux, de Cora-Richmond, dans le « *Medium and Daybreak* », 20 août, sur les relations de l'Inde et de l'Angleterre, sujet purement politique, il semble, et cependant traité par l'orateur avec une élévation de pensées, une philosophie et une morale extraordinaires! Ailleurs, ce sont des sujets plus directement spiritualistes, tous traités de source, avec éloquence et esprit — s'il en fut jamais. — Que faut-il, pour cela? Des sujets. Comment se fait-il qu'ils abondent relativement dans les pays saxons et qu'ils manquent sur notre pays de France?... Grosse question, dont je crois trouver l'élucidation dans les termes suivants : Il faut, pour que des médiums orateurs — et autres, du reste — se lèvent abondamment dans un pays, que les pensées générales de ce pays soient portées vers les choses spirituelles. Il en est ainsi en Amérique, malgré le positivisme et la praticité de la vie sociale, parce que, malgré tout, l'esprit y est sérieux et d'ailleurs indépendant; tandis qu'en France, il est non moins âpre au gain, sans savoir cependant tout aussi bien l'acquérir; mais que, conjointement, l'esprit général y est *futile et léger*, et qui plus est *bridé* — par le passé. Quand serons-nous réformés? Nous pourrions regagner la liberté, il faudra encore prendre du poids. Grosse affaire!

En Amérique, il y a aussi des inspirés écrivains de premier ordre. M. Bonnemère les avait trouvés en France; Michel de Figanières en est peut-être un autre, plus ou moins à l'abri de l'erreur, d'ailleurs; mais aucun de ceux-là, et d'autres à production plus restreinte, n'ont produit des œuvres aussi bien coordonnées et étendues qu'Andrew Jackson Davis. C'est ainsi qu'il vient de paraître un ouvrage en trois volumes, intitulé : *Principes de la nature*, par Mlle King, qui, à juger par les appréciations de la Presse américaine, et même par la simple lecture de la table des matières, doit être bien remarquable. Ce serait la théorie de l'univers, celle de la terre, puis celle de toutes les parties du spiritualisme (magnétisme, spiritisme, etc., etc.).

Voilà, je n'en doute pas, une œuvre qui, si elle avait été écrite chez

nous, eût emporté, haut la main, le premier prix Guérin. Hélas ! je crains bien que d'ici à un certain temps, du moins, nous en soyons réduits à ajourner nos couronnes, et à ne récompenser que des écrivains de valeur — sans doute, — mais n'ayant traité que des détails...

Attendons, cependant. Tout indique que 1881 sera l'aube du jour dont la clarté doit illuminer la fin du siècle et la face de notre planète. Les événements vont se précipiter; inutile de chercher à les prévoir, le mieux est de se tenir prêt à agir, suivant les vues de la providence en restant dévoué de corps et d'âme à la régénération morale de l'humanité.

Dans une prochaine lettre, je vous entretiendrai pareillement de ce que j'aurai lu dans le « *Spiritualist*, » organe anglais, « *Londonien* » et le « *Herald of progress spiritualist* », qui, tout en restant intéressant, tourne un peu ce me semble, au « *dogmatisme* ». D. A. C.

DES GUÉRISSEURS PAR LE MAGNÉTISME

Je vais vous parler d'une dame qui est morte depuis peu, dans une ville des Bouches-du-Rhône, à Aix. Cette dame fabriquait une pommade qui guérissait toute sorte de maladies les plus graves, les plus dangereuses étaient enrayées dès les premiers jours de l'application de la pommade; après, la guérison s'opérait lentement pourvu que le malade n'eût pas été complètement compromis par une médication erronée.

J'ai vu opérer plusieurs fois cette dame sur les malades; quand elle voulait savoir leur genre de maladie, ou le lieu de l'affection, elle prenait le malade entre ses deux mains, sous la chemise, et les promenait ainsi appliquées sur la chair, pendant longtemps, une ou deux heures; elle déterminait le siège du mal, ordonnait l'application de grosses pièces de toile pommadée, tantôt sur le ventre, tantôt sur l'estomac, ou sur les reins, suivant qu'elle en comprenait l'utilité. Elle ordonnait aussi quelques tisanes de mauve, ou de houblon, et défiait les chimistes de trouver tout ce qui composait sa pommade. Je vais vous dire ce que je pense de cette pommade miraculeuse : pour moi elle est magnétisée, et toutes les passes qu'elle faisait sur le corps du

malade, n'étaient que des passes magnétiques; quand elle avait fini de toucher son malade, elle lui demandait son nom de famille et de baptême, probablement pour masquer son genre de traitement : elle ne faisait rien payer, sinon la pommade qu'elle fournissait, et qui n'était pas bien chère.

Elle avait une nombreuse clientèle; dans notre pays seul, elle en traitait six ou sept, elle a été très regrettée.

Je veux aussi vous parler d'un homme qui est aussi très en vogue, qui a le don naturel de remettre en place les membres désarticulés et les nerfs déplacés : il a guéri une infinité de personnes que les médecins n'avaient pu soulager. Le dimanche et les jeudis sont les jours de réception, il y a une affluence extraordinaire d'estropiés; en général ceux qui y vont avec des désarticulations récentes, s'en retournent guéris. La science de cet homme est au bout de ses doigts : c'est la finesse de son tact qui lui fait connaître le déplacement des tendons ou des os, il ne demande rien à personne, reçoit riches et pauvres; il prend ce qu'on lui donne.

J'ai voulu vous faire connaître ces deux personnalités qui, par leur science naturelle, sont des preuves évidentes de réincarnation.

Pierrevert, 1880.

G.

Un médium guérisseur inconscient. — Ce qui a pu vous donner à penser que nous avions dans notre groupe des médiums guérisseurs, c'est que je vous avais dit dans une de mes dernières lettres, que la femme de notre maire, fille d'un excellent médium guérisseur, faisait partie de notre groupe, et que vous aviez fort bien pu penser que la fille étant spirite, le père devait l'être aussi. Mais il n'en est pas ainsi; M. Vignes est médium guérisseur inconscient et ne connaît pas encore le spiritisme; il n'use d'aucun remède, ne guérit ses malades que par la foi et la prière, reconnaît cependant l'existence et l'efficacité du fluide, et fait depuis longtemps des cures vraiment merveilleuses, ce qui fait que, tous les jours, un omnibus, à part celui destiné aux voyageurs, va les chercher à la station du chemin de fer, à Génolhac, la plus rapprochée de nous, et pour les conduire à deux lieues de là, à Vialas, grosse commune de notre canton, où réside M. Vignes qui est un homme fort riche; une vingtaine de malades viennent constamment le consulter de plus de 50 lieues à la ronde. C'est un homme pieux, protestant, d'une religion très éclairée, qui donne sa consultation gratis, qui tôt ou tard se joindra à nous. — J'ai donné son nom et son adresse à nos amis, ainsi que l'itinéraire à suivre, pour venir à Vialas, par Liéron, Abris, et Génolhac (Lozère).

ERNEST PELON.

CRÉMATION

On vient de fonder en France une *Société pour la propagation de la crémation* dont le siège est à Paris, r. de Penthièvre, n° 11. — Elle est due à l'initiative privée de M. Koechlin-Schwartz, maire du huitième arrondissement, président, et de M. G. Salomon, ingénieur civil des mines, secrétaire général, assistés d'un comité d'hommes savants et distingués.

La *Revue spirite* a déjà publié plusieurs articles et quelques communications très intéressantes sur cette importante question de l'incinération. Nous ne reviendrons pas ici, pour le moment du moins, sur les arguments que l'on fait valoir *pour* ou *contre* cette antique pratique — nos lecteurs les connaissent — nous dirons seulement quelques mots de la Société en indiquant les conditions d'admission.

La *Société pour la propagation de la crémation* a pour but immédiat comme l'indiquent son nom et ses statuts :

1° D'obtenir par tous les moyens en son pouvoir que la crémation devienne facultative en France.

2° De faire toutes études à ce sujet et de rechercher quels sont les procédés et appareils les mieux appropriés au but.

L'objectif de la Société est donc de répandre dans les masses l'idée de la crémation et de grouper les partisans autour d'elle en nombre considérable afin que le gouvernement ne puisse plus, sans violer la liberté individuelle, interdire en France ce qui se fait tous les jours en Italie, en Suisse, en Allemagne et ailleurs.

La Société qui vient de se fonder et qui, par conséquent, en est à son début, a déjà reçu l'adhésion des personnages les plus éminents : nous publierons leurs noms prochainement.

Pour faire partie de la Société il suffit de se faire présenter par un de ses membres ou d'adresser sa demande au Comité.

Le droit d'entrée est fixé au minimum de 10 fr. pour la première année et de 5 fr. pour les autres.

La *Société pour la propagation de la crémation* sera transformée en *Société Française de crémation*, aussitôt qu'elle aura obtenu un décret ministériel autorisant la crémation facultativement en France, ce qui ne saurait tarder si l'on en juge par le mouvement qui se produit autour des propagateurs.

Au moment de la transformation de la *Société pour la propagation de la crémation* tous les membres titulaires deviendront *ipso facto* membres fondateurs de la nouvelle *Société Française de crémation*. Le montant de la cotisation sera de 25 fr. une fois payés. — Moyennant le

paiement de cette somme tous les membres fondateurs seront gratuitement crémés par la Société.

Il va sans dire que la crémation sera toujours facultative pour tous, même pour les membres de la Société. Ceux qui n'ont aucune horreur de la décomposition de la matière ni aucune épouvante de la catalepsie, pourront toujours vouer leur corps à la putréfaction et aux vers, s'exposer à être enterrés vivants, continuer à empoisonner les sources, les puits et les rivières et répandre la peste et le choléra dans l'humanité.

A. B.

La Société d'études psychologiques se charge de recevoir les adhésions ou les demandes d'admission et de les faire parvenir au président de la « *Société pour la propagation de la crémation* ».

LETTRE AU SUJET DE L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

M. Chatelier, spirite, médium, et libre-penseur religieux, a écrit la lettre suivante, le 12 décembre 1880.

« Monsieur l'instituteur de Frontenac, je n'ai nullement besoin de deux cultes, puisque je suis partisan convaincu du spiritisme.

« Je me sens la force et le courage d'enseigner à ma famille, ce qui découle de la morale évangélique et de la saine raison, de la croyance en un Dieu bon, juste, immuable, qui m'a permis de me prouver cette vérité : la pluralité des existences de l'âme et son immortalité.

« En conséquence, veuillez prendre en considération ma demande légitime à partir de ce jour, et suspendre pour mon fils, Jules Chatelier, l'enseignement du culte du catholicisme infailible, culte inconciliable avec la raison, la science moderne, avec les progrès de nos libertés.

« Agréez, M. l'instituteur, mes respectueuses salutations. »

CHATELIER, libre-penseur, à Frontenac (Gironde).

FÊTE DU 1^{er} NOVEMBRE A NANTES

(Discours de M. Gaboriau.)

Sœurs et frères nantais, nous célébrons aujourd'hui une fête, heureuse circonstance qui nous procure le plaisir de nous trouver réunis ici, en petit nombre, il est vrai, mais en groupe d'amis et de F. E. C. Qu'est-ce qu'une fête? C'est une réjouissance; la fête des Morts est une réjouissance en l'honneur de nos parents, de nos amis invisibles, mais présents. Libres-penseurs, librement et justement nous interprétons cette « Fête des Morts » qui, en langage de confessionnal, devient une *Cérémonie funèbre*, avec accompagnement de cierges fumeux, d'ophicléides larmoyants, de carillons lugubres. Châteaudriand, dans son *Génie du christianisme*, dit que « l'office des morts est un chef-d'œuvre ». « On croit entendre les sourds relentissements du tombeau. » Libre aux catholiques d'entendre ces sourds retentissements.

Les spirites entendent les concerts harmonieux des Esprits qui chantent l'anniversaire de leur délivrance; ils ont leurs mélodies, et s'ils ne sont pas tous artistes, veulent-ils au moins ne pas être des croque-morts.

Je vais expliquer pourquoi, dans nos fêtes de famille, nous employons la musique, et quelle harmonie nous convient.

La musique est la parole inarticulée. De même que le plus noble usage de la parole articulée est la prière, la musique qui vient de Dieu doit retourner à Dieu; telle est l'origine de la musique d'après un grand poète.

« Cette musique ou cette parole inarticulée, dit-il, qui exprime on « ne sait quoi, semble avoir été répandue dans toute la création. Dieu « n'a laissé ni vide, ni lacune, ni mort dans son œuvre de vie. Où ne « l'entendez-vous pas, sous ce qu'on a appelé de tout temps l'harmo-
« nie chantante des sphères, ou le grand concert de la création? Ne « semble-t-il pas à ceux qui savent écouter les bruits de tous les élé-
« ments et qui croient les comprendre, ne semble-t-il pas que tous ces « bruits sont des voix, que dans toutes ces voix on entend les palpi-
« tations sourdes, plaintives, éclatantes, d'une âme qui cherche à « exprimer sa douleur, sa joie, son cantique à son Dieu? Qui n'a pas « passé des heures, des jours à écouter volontairement ces voix de
« toutes choses, ces musiques élémentaires qui gémissent, hurlent,

« pleurent, jouissent, chantent ou prient dans la nature ? Qui n'a pas
« surtout épié de l'oreille ces musiques de la nuit sereine dans les
« beaux climats de l'Orient, dans les belles saisons de l'Occident, sur
« les margelles des eaux courantes, sur les rives des grands fleuves,
« au bord retentissant de la mer ? Combien dans ces lieux et pendant
« ces heures, le grand Musicien des mondes dépasse-t-il par les mélo-
« dies et par les harmonies de ces majestueux instruments les Timo-
« thée, les Beethoven et les Mozart dans les opéras et dans les concerts
« qu'il se donne à lui-même ! »

— Ainsi s'exprime Lamartine qui, en poète, a souvent écouté le grand orchestre de la nature par la porte entr'ouverte de l'infini.

L'homme imitateur, qui singe la nature après l'avoir étudiée, a voulu avoir une musique à lui, appropriée à sa nature bornée ; au début, sauvage et guerrier, il s'est fait une musique rude et guerrière ; ignorant et fanatique, il s'est fait une musique pauvre et lugubre ; civilisé et agrandi, il s'est fait une musique riche, grandiose, pleine de sentiments et de pensées qui se rapprochent de la nature, par conséquent, de Dieu. Ainsi, l'on a vu passer successivement, la musique primitive, rythmique et barbare, avec ses tam-tam, ses tambours et ses trompettes ; la musique grégorienne, diatonique, ou de plain-chant, avec ses cloches et ses ophicléides ; et la musique chromatique moderne avec cette étonnante variété d'instruments, et l'instrument suprême : l'orchestre.

L'école moderne se rapproche le plus de la nature ; elle a produit les Mozart, les Haydn, les Beethoven, les Rossini, les Meyerbeer, les Halévy, les Gounod.

Cette musique aura une large place dans le culte de la religion de l'Avenir. Aussi nous l'introduirons peu à peu, suivant nos moyens, dans nos *fêtes de famille*, qui, à proprement parler, sont des cérémonies religieuses.

A cette heure de crise, sur notre planète, de tous les côtés, on répète : « *La religion s'en va !* » — Non ! la religion ne s'en va pas ! C'est impossible, elle fait partie de la nature humaine, remplit le cœur de l'homme de même que l'oxygène remplit ses poumons ! Ce qui s'en va, c'est le culte stupide, ce sont les dogmes, c'est l'ignorance et la servitude.

Qu'est-ce que la religion ? — C'est un hommage rendu au Créateur par la créature. Cet hommage doit être spontané, non forcé, et sortir du corps humain en temps et lieu ; elle est souvent une pensée intime, parfois l'instinct raisonné qui nous réunit pour célébrer les merveilles de la création et remercier le Créateur. Le cœur de l'homme qui vibre d'abord et donne sa note comme un diapason isolé, bientôt se déve-

loppe et la mélodie devient harmonie; les chœurs, réunis en parties diverses, s'accordent, forment un orchestre de pensées, de sentiments, de prières, qui pleure, rit, chante, adore, et alors s'élève un majestueux crescendo qui monte, puissant, vers Dieu qui l'entend; telle est la religion, tel doit être le but du culte dans le temple.

Quels sont les éléments, les matériaux de ce culte? Ici, le champ est vaste! Tout ce qui est beau, grand, surhumain, doit trouver place dans ce temple, où, la prière, la philosophie, la science, la littérature, les beaux-arts (surtout la musique), sont les orems, les sermons, où les hommes de la science et de l'art sont les prêtres. La justice et les vertu doivent être ses vêtements de cérémonie, et la liberté, et l'égalité, et la fraternité, le pur encens qui monte vers le ciel.

Ici Sœurs et Frères, je ne parle pas de la musique qui est réellement la prière. On me dira peut-être, que la prière n'est qu'une réunion de mots articulés. Oui, pour les hommes de la superstition, pour ceux qui croient dans l'efficacité des formules, qui entrechoquent des mots latins sans même savoir ce qu'ils disent; mais, pour l'homme sage, pour l'homme de progrès, pour celui qui cultive son intelligence et son cœur, la prière est une simple pensée, un simple sentiment: c'est une musique! Voici encore les paroles du poète-musicien à ce sujet; il montre que la musique est réellement une prière:

« Est-ce que la musique, dit Lamartine, n'est pas une langue com-
« plète, une langue aussi expressive, une langue aussi génératrice
« d'idées, de passions, de sentiments, de fini et d'infini que la langue
« des mots? Est-ce que cette langue des sons par son vague même et
« par l'élimination de ses accents n'est pas plus illimitée dans ses
« expressions que les langues où le sens est borné par la valeur posi-
« tive du mot et par la syntaxe, cette place obligée du mot dans la
« phrase! Est-ce que l'homme qui parle le mieux, ou qui écrit le mieux
« sa langue n'éprouve pas à chaque instant, qu'il y a des nuances, des
« spiritualités, des inexpressibilités, de ces sensations, de ces pensées,
« de ces sentiments qui meurent sur ses lèvres ou sous sa plume,
« faute de paroles assez indéfinies pour les rendre? Est-ce que l'on n'est
« pas étouffé quelquefois dans l'amour, dans l'enthousiasme, dans la
« prière par l'impossibilité de produire au dehors en paroles l'impres-
« sion qui vous oppresse. Est-ce que le soupir, le gémissement, le
« cri inarticulé ne sont pas alors la seule éjaculation des idées ou des
« sentiments! Est-ce que la musique est autre chose que ce soupir,
« ce gémissement, ce cri *métodieux* qui commence sur nos lèvres juste
« où l'inexprimable par les mots commence. »

J'ajouterai à ces réflexions du poète, que la musique est la langue universelle. Les prières en paroles, outre l'inconvénient, signalé par

Lamartine, d'exprimer l'infini par le fini, d'être souvent vides de sens, comme les prières en latin, ont cet autre inconvénient, de n'être pas universelle. La musique au contraire est comprise par tout le monde, par le sauvage, comme par l'homme civilisé, par l'enfant comme par le vieillard, par le savant comme par l'ignorant, par l'habitant de l'équateur comme par celui du pôle ; elle est même saisie par l'animal. Si nous agrandissons encore le cercle fraternel des créatures, je dirai que la musique est comprise par l'habitant d'un soleil comme par celui d'une planète. Elle est universelle ! Elle est infinie !

Bien plus, son action est irrésistible : elle émeut, subjugue, entraîne, l'histoire le prouve. On connaît la légende d'Orphée, poète qui appri-voisait les tigres et les lions par les doux sons de sa lyre ; celle d'Amphion qui forçait les pierres à se placer les unes sur les autres pour bâtir la ville de Thèbes ; la légende biblique du berger David chantant devant le roi Saül. De nos jours, la légende passée dans les faits, des exploits grandioses sont accomplis par des poignées d'hommes que l'hymne de Rouget de l'Isle a magnétisés.

La musique employée dans le culte sera donc irrésistible. L'homme le plus indifférent, le plus désespéré, qui passera devant un temple où la musique jettera ses flots d'harmonie vers Dieu, s'arrêtera ému. Une effluve de cet air chaud des prières et des vibrations parvenant à ses oreilles, réchauffera son cœur qui obéira à l'accord mystérieux, qui ne pourra rester longtemps en dissonance avec lui, qui se confondra avec les autres cœurs, avec ces voix qui jettent leur note sous la voûte sonore. Cette force étrange, contraint ainsi les âmes à se ranger chacune à sa place, pour faire sa partie dans le concert universel.

Et cet air qui vibre suivant les lois de l'harmonie fait vibrer parallèlement le périsprit humain, ce corps animal, et même végétal. Il me semble que ces vibrations de l'air saisissent l'homme dans une sorte de filet et lui disent : « Nous te tenons ! et voici ta place dans notre concert ! »

La puissance de cette force mystérieuse de la musique, surtout celle de la musique moderne, les prêtres de Rome ont fini par en comprendre la valeur et ils l'ont exploitée, comme toutes choses sacrées ; leurs fêtes, outre les décors en papier doré, la rampe illuminée, les coups de sonnette du machiniste, etc., se sont enrichies d'un orchestre, et de vrais actrices et acteurs excommuniés.

On ne va pas à l'église ; on va au théâtre. L'enthousiasme avec lequel la foule se précipite aux cérémonies catholiques les jours de fête est facile à comprendre si l'on songe à tout ce que je viens de dire : la musique, la seule musique, ne l'oublions pas, retient le troupeau des fidèles au bercail de la superstition.

Les goûts de ce siècle ne sont plus les goûts du siècle précédent: les prêtres romains comprenant qu'il fallait introduire de la modernité dans leur antiquité, ont choisi la musique parce qu'elle avait un air d'innocence et d'orthodoxie.

O naïfs ! La musique innocente ! — Mais c'est elle qui vous perdra. — Vous l'avez accueillie, vous avez changé vos églises en théâtres ; eh bien, la foule reviendra un instant à vous, parce qu'il faut un théâtre à la foule moderne, mais avant peu la foule s'éloignera de vous !

Et pourquoi s'éloignera-t-elle de vous ? Elle s'éloignera, parce qu'il est d'autres hommes plus religieux que vous, et moins mercantiles que vous l'êtes. Elle s'éloignera, parce qu'il est d'autres cérémonies plus attrayantes, et moins cérémonies que les vôtres ; parce que tous les hommes sont frères, et qu'ils ont tous le même Dieu, et parce que la musique vous aura vaincus. La religion s'éloignera de vous, parce qu'elle viendra vers nous !

K. GABORIAU.

PHÉNOMÈNES DE MÉDIUMNITÉ VOYANTE A MESSINE

(Voir la Revue du dernier mois).

Je vous rends gloire, mon père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits (Mathieu xi, v. 25).

F. E. C. Si ma dernière correspondance a produit une impression singulière sur l'esprit, non préparé, de mes chers frères en croyance et suscité une certaine méfiance, notamment pour ce qui a trait à l'identité des esprits qui se sont manifestés; j'excuse ces sentiments ; moi-même j'ai douté. Mais une étude approfondie et les investigations les plus minutieuses, faites depuis un an, avec activité, persévérance, sang-froid, m'autorisent à croire. Certes, je n'entends imposer mon opinion à qui que ce soit, aimant toute discussion libre, ouverte, et remerciant qui pourra me convaincre de fausse appréciation, par des données sûres, basées sur des faits irréfutables.

Que l'on se garde bien de dire : cela est extraordinaire, il y a mystification, il faut me le prouver ; il faut se méfier des grands noms, m'a-t-on dit, qui sont très souvent la cause de la dissolution des meilleurs cercles et de l'éloignement ressenti pour notre doctrine. Je ré-

ponds : « où il n'existe pas une foi inébranlable, un courage indomptable, une persévérance à toute épreuve, il n'y a pas de spirites, mais de simples curieux pour les phénomènes. » Ceux qui s'indignent au début de leurs études, qui s'ennuient de toutes les mystifications, sont des pusillanimes qui ne méritent pas d'être spirites. Les mystifications sont utiles et indispensables aux commençants, qu'elles exercent à discerner le faux du vrai, par des expériences suivies et assidues.

Il est donc vrai que les Esprits, particulièrement lorsqu'ils donnent des grands noms, peuvent nous mystifier, on ne peut le nier ; voyons maintenant, si, par les moyens que la Providence a cru devoir mettre entre mes mains, les probabilités de mystification sont aussi grandes que celles présentées par les autres moyens de communication.

Notre maître Allan Kardec, dans le *Livre des Médiums*, a exprimé une grande vérité en disant : « que de toutes les manifestations spirites, les plus intéressantes sont, sans contredit, celles par lesquelles les Esprits peuvent se rendre visibles. » Il nous donne les seules preuves qu'il a connues de son vivant pour reconnaître les bons Esprits et les Esprits imparfaits. — Ces preuves sont vraies, mais elles ne sont pas les seules.

D'accord avec le maître, je pose en principe, que les Esprits supérieurs ont une figure belle, noble et sereine, tandis que les Esprits inférieurs ont quelque chose de farouche, de bestial et puisque c'est sous ces deux aspects qu'ils se sont présentés chez moi, il m'a été aisé de les distinguer. « Les Esprits moqueurs peuvent prendre l'apparence d'une autre personne ». Une apparence fantastique cela est possible, mais l'apparence réelle d'une autre personne ne pourra jamais avoir lieu ; autrement, quel chaos, quel désordre dans le monde des Esprits ! Dieu étant l'ordre, ne peut le permettre. Aux personnes qui insistent sur ce point, je me permets de dire ceci ; les Esprits moqueurs qui au commencement de mes expériences de médiumnité voyante nous ont donné des noms pompeux et tenté de nous les faire accepter, n'ont jamais pris qu'une apparence fantastique ; si cela leur eût été possible, ils se seraient servi d'autrui pour mieux atteindre leur but qui est celui de nous tromper. N'oubliez pas qu'ils savent d'avance, qu'ils seront vus et reconnus facilement. — Ferruccio (un condottière italien du moyen âge), s'est manifesté spontanément dans une de nos séances et prétendit être l'Esprit de Voltaire. — Comment, un guerrier en armure, Voltaire, lui dis-je ? — Il fut démasqué sur-le-champ et éconduit. — Ordinairement, les Esprits moqueurs se servent de ces moyens grossiers en se présentant pour nous mystifier. La preuve la plus certaine, la plus infaillible, pour distinguer immédiatement l'Esprit très élevé, l'Esprit-ange, preuve que je sou mets à l'étude et à la sagacité

de tous mes frères en croyance, c'est la lumière qui émane de leur péricrispith éthéré. — En théorie, cette preuve n'est pas neuve, car les spirites savent, que plus l'Esprit s'élève, plus il échappe aux influences matérielles ; par conséquent, son enveloppe fluïdique se dépouillant des particules matérielles qui la rendaient lourde et opaque, devient radiante de lumière. — Ceux d'entre mes frères, qui ont eu le moyen d'étudier cette théorie de visu, auront dû le faire en adoptant la méthode expérimentale, puisque les Esprits de cette élévation, à cause de la grande fluidité de leur péricrispith, ne peuvent être vus que par des médiums voyants dont la lucidité et la clairvoyance sont extraordinaires ; ils sont invisibles aux médiumnités voyantes ordinaires. — Notre médium dont la faculté est vraiment prodigieuse, est un extatique en état de veille parfaite. — Cette lucidité étonnante est très rare, elle peut être unique en ce moment.

La susdite théorie spirite, a obtenue la confirmation la plus éclatante par les démonstrations scientifiques que le célèbre savant anglais, M. William Crookes, a faite sur la matière radiante. Qu'est-ce en effet, que ce quatrième état ? — C'est la matière, à l'état de gaz, qui, portée à un certain degré de la raréfaction, de ténuité, doit par une loi de la nature encore inconnue, produire de la lumière. — Quelle belle découverte pour le spiritisme ! quels pas ne nous fera-t-elle pas faire encore ? Concluons : si la lumière qui émane du péricrispith est l'effet d'un progrès accompli et d'une grande élévation dans la hiérarchie spirituelle, c'est qu'elle ne peut nullement être produite, ni par les bons Esprits, ni encore moins par les Esprits imparfaits, mais exclusivement, par des Esprits-anges.

La certitude absolue d'être en présence de cette catégorie d'Esprits exclut cette possibilité, qu'ils puissent nous tromper indignement, par substitution, et nous débiter des mensonges qui révolteraient la conscience de tout homme honnête. Cela est impossible et inadmissible indépendamment de l'assistance de vos guides.

L'Esprit imparfait est capable de tromperies semblables, par la médiumnité psychographique, car il peut aussi cacher son apparence ; mais s'il peut être vu, on le prend en flagrant délit, et on lui crie : tu es un menteur, un imposteur, tu es laid, repoussant, ton extérieur ignoble témoigne de ton intérieur ; ton péricrispith est lourd, opaque ; tes vêtements sont noirs, et tu n'as pas la robe blanche, la robe de nocces va-t'en, nous prions pour toi néanmoins.

Avec ces données vieilles comme l'humanité, qui ont une base dans la Bible et les révélations des grands précurseurs du spiritisme, je déclare, franchement, que je ne doute nullement de l'identité absolue de

tous les esprits de lumière, qui, jusqu'à présent, se sont manifestés chez moi.

J'entre en matière en résumant le résultat de mes dernières séances : Mon ami, M. Joseph Maestra, spirite convaincu, avec sa fille Marie, bon médium écrivain, m'assistent régulièrement. Les Esprits pour des fins que j'ignore, ont demandé des témoins.

Les chaleurs de la première quinzaine du mois dernier ont été insupportables, les manifestations par conséquent difficiles. Le but unique à ce qu'il paraît, des Esprits de lumière, est préparatoire pour le moment ; ils veulent par leurs manifestations continuelles, se rendre familiers au médium : ensuite, pour accomplir leur mission, des communications importantes nous seront faites et je ne manquerai pas de vous les transmettre.

La séance du 31 août dernier avait un caractère privé ; tous nos parents se sont manifestés, et après, un prêtre, qui ne se croyait pas spiritualisé ; cela a eu une issue inattendue et intéressante au point de vue de l'efficacité vraiment palpable de la prière, c'est pour cette raison seulement que je veux vous la soumettre. Un prêtre est devant nous ; il lit son bréviaire. A nos demandes instantes et répétées il répond : Laissez-moi tranquille dans ma chambre. Il avait compté sans un petit chien, tout mignon, qui, arrivé à l'instant, commença à sautiller entre ses jambes. Il en semblait ennuyé et à coup de son bréviaire, il cherchait à le chasser ; le bréviaire lui échappa et tomba sur le petit chien, qui, voulant se venger, s'en empara et fit des efforts pour le déchirer. J'intervins et remis l'ordre, la petite bête ne nous semblait pas satisfaite. Je commençai mon allocution ; notre bon frère spiritualisé en resta édifié et convaincu et pour nous le prouver, il commença à s'agiter semblable à un forcené, il se jetait par terre comme le fait un convulsionnaire. Cet état d'excitation se déclare presque toujours chez tous les Esprits de cette catégorie, qui, subitement, acquièrent la connaissance de leur véritable condition ; avec l'écriture, cet état se produit par l'ébranlement du bras du médium, par le déchirement du papier, etc., etc. Nous priâmes, nous implorâmes à la fin, l'aide et l'assistance des bons Esprits pour le soulager et lui indiquer la voie à suivre etc. Ma prière n'était pas encore achevée, que, déjà deux Esprits en robe blanche s'emparaient de lui ; le prêtre voulut encore s'arrêter ; content et heureux, il nous saluait de la main, avec reconnaissance. Il aperçut le petit chien, et par un sentiment généreux, il l'appela et ne voulut plus s'en séparer ; le petit être, joyeux, se mit à courir et tout disparut.

Ceux qui nient l'utilité et l'efficacité de la prière se trompent grandement.

Première manifestation de l'Esprit de saint Augustin. — L'apparition de l'Esprit de ce philosophe éminent, préparée d'avance, à l'insu du médium, eut lieu de la manière suivante. — L'Esprit désigné dans mon dernier compte-rendu par la lettre M. qui est celui de Moïse, nous engagea, après une courte discussion, à nous occuper de l'Esprit qui venait de se manifester. Le médium dit qu'il voyait un bel homme à la barbe blanche, longue, soyeuse ; il portait une longue tunique, recouverte par une espèce de camisole blanche en broderie, qui tombait jusqu'aux pieds. — Chose remarquable : de cet Esprit, émane une lumière à *couleurs différentes* ; pourquoi cette lumière n'est-elle pas blanche comme celle produite par les Esprits supérieurs vus jusqu'à ce jour ? Cela excitait ma curiosité au plus haut degré, et en ayant demandé la raison à mon guide un : « Tu le sauras », bien sec me satisfît fort peu. Le lendemain lisant le chapitre « des sages et des simples dans le ciel », par Emmanuel Swedenborg, j'ai été étonné d'y trouver l'explication suivante :

356, « Ceux, au contraire, qui par les connaissances et les sciences, « se sont acquis de l'intelligence et de la sagesse (lesquels sont ceux « qui ont appliqué toutes choses à l'usage de la vie, et en même temps « qu'ils ont reconnu le Divin, aimé la Parole et vécu de la vie spirituelle morale dont il a été parlé ci-dessus), à ceux-là les sciences ont « servi de moyens pour devenir sages et aussi pour corroborer les « choses qui concernent la foi ; leurs intérieurs, qui appartiennent au « mental, ont été perçus et même vus, comme transparents par la lumière, d'une couleur blanche éclatante, ou flamme, ou d'azur, telle « qu'est celle des diamants, des rubis, des saphirs, et cela suivant les « confirmations pour le Divin et pour les vrais Divins, d'après les « sciences ; la vraie Intelligence et la vraie Sagesse, apparaissent ainsi, quand elles se présentent à la vue dans le monde spirituel (cela « vient de la lumière du ciel, laquelle est le Divin-Vrai, procédant du « Seigneur, de qui émane toute Intelligence et toute Sagesse : les plans « de cette lumière dans lesquels se présentent des variations comme « celles des couleurs, sont les intérieurs du mental ; et les confirmations des vérités Divines par les choses qui sont dans les sciences, « produisent ces variations, etc., etc. »

Emmanuel Swedenborg, traité d'halluciné, de visionnaire et même de fou, semble avoir vu, et vu, réellement, et cela m'est prouvé à chaque instant, par le contrôle de la médiumnité voyante, et par des faits surprenants.

Décidé à ne plus cacher le nom des Esprits qui se présentent et cela autant que possible, je déclare que les douze Esprits qui, dernière-

ment, se manifestèrent ensemble, étaient les apôtres. Depuis lors nous les voyons venir isolément, et leurs entretiens sont des plus intéressants.

Je veux relater ici, en deux mots, l'apparition des deux premiers apôtres Pierre et Paul ; ce dernier, figure belle et sympathique, se présente l'épée à la main, épée qu'il fait disparaître. Pierre a les clefs ; habillement caractéristique des apôtres. En présence l'un de l'autre, ces deux apôtres s'embrassent, marquant ainsi leur affection, leur union. L'incident principal de la séance, nous ne l'oublierons jamais.. Pierre et Paul prient, étendent les bras au ciel, et projettent à l'instant, Paul particulièrement, une lumière immense. La chambre présente la scène la plus merveilleuse, la plus féerique, car dans cette lueur générale, on voit d'en haut, descendre lentement un enfant, très petit, d'une beauté céleste, ayant une perfection de lignes idéale, attractive, pleine de magnificence ! Ayant compris, je me mis à prier à genoux. Le médium, qui n'y comprenait rien était paralysé, confondu sur son siège. Pierre fit un geste énergique. Le Chérubin remonta lentement, entouré de splendeurs et de lumières, et disparût.

Petrowitch, notre guide, disait bien lorsqu'il affirmait que nous n'étions qu'au début, car à la séance du 7, du 22 et du 27 et du 29, des Esprits dont nous ignorons les noms se sont manifestés ; nous supposons qu'ils doivent être à un point élevé de la hiérarchie spirituelle. A la séance du 7, l'Esprit d'une femme se manifesta à l'improviste, une lueur extraordinaire avait précédé sa venue ; le médium qui ne s'attendait pas à cette vision extraordinaire, recula, elle était d'une haute taille, d'une beauté sans pareille, ressemblait à une reine car elle portait une riche couronne d'or sur la tête, une riche chevelure tombait gracieusement sur ses épaules. La robe était blanche, le manteau, jaune et parsemé d'étoiles étincelantes ; ses pieds mignons, blancs comme la neige, étaient munis de sandales. Tout l'ensemble était vaporeux, notre insistance pour connaître son nom fut inutile. A l'attitude des apôtres placés à l'arrière-fond, à genoux, rendant hommage, nous pûmes déduire qu'il s'agissait d'un Esprit très élevé.

Le résultat de nos séances des 27 et 29, mit le comble aux manifestations merveilleuses relatées ici ; je voudrais posséder la plume d'un Victor Hugo, pour relater cette scène pleine d'une grandeur saisissante, et même, cette plume célèbre, serait impuissante à en faire voir toutes les phases émouvantes. Nous sommes dans l'obscurité. Dix minutes après, tout est clair, tout est splendeur. Tout est silence, hors la respiration haletante du médium ; je touche ses mains, il est excité, tremblant. J'en demande la raison avec insistance, mais il est pétrifié,

paralysé, longtemps après il put dire : « à genoux !! » d'une voix étranglée. Il s'agissait d'une vision extraordinaire. Nous priâmes avec ferveur. Le médium nous raconta ceci : un jeune homme d'environ trente ans, était à peu de distance de nous, sans vêtements, l'imagination n'arriverait jamais à formuler la proportion, la perfection de ce corps d'une si grande beauté ; de lui n'émanait pas une splendeur éblouissante et il était éclatant sans splendeur ; ses yeux étaient flamboyant de lumière ; il avait sa barbe entière et ce qui était particulièrement beau, c'était une riche chevelure ondulée qui, lui arrivant jusqu'aux épaules, encadrait gracieusement sa figure, la plus douce et la plus noble.

Pourquoi cette figure aussi simple, sans lumière, même nue, avait-elle pu émotionner si fortement le médium, nous aussi ? Je n'en puis expliquer le motif. Le médium nous déclara que, pendant les deux manifestations causées par cet Esprit, il n'a pu fixer son regard sur lui, il a toujours dû baisser les yeux.

Pour donner le relief le plus grand à cette manifestation, je m'abstiens d'autres considérations ; je me permets de prier pour la dernière fois tous mes frères, de ne pas *à priori* se prononcer définitivement sur l'identité des personnages qui se présentent à l'état d'Esprits. Les temps ne sont pas loin peut-être, où, les mêmes phénomènes se multipliant partout, confirmeront les nôtres qui maintenant semblent impossibles, et même absurdes.

L. ROTELLA, à Messine (Sicile).

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

LEURS RAPPORTS AVEC LE SPIRITISME

On a déjà dit que la Société Théosophique était la réunion parfaitement coordonnée et soumise à des statuts, de Théosophistes ou étudiants volontaires de la science ésotérique tout entière.

Elle est exclusivement vouée à l'étude et admet l'analyse de tout système présenté sans en imposer aucun.

En ce qui concerne ses travaux sur le spiritisme, ses fondateurs sont de vieux spiritualistes, qui retrouvent dans les phénomènes du

présent ceux déjà décrits dans le passé, mais qui par le fait même de leurs études, ne sont pas portés à admettre entièrement les théories aujourd'hui émises en Occident. Ces dernières en effets, semblent attribuer à l'exclusive action des Esprits des morts toutes les manifestations qui ont lieu. Les anciens, au contraire, connaissaient et avaient classé d'autres entités extra corporelles capables de faire mouvoir les objets, de faire flotter les corps des médiums, de donner d'apparentes preuves d'identité, de faire écrire les sensitifs, de faire parler les langues étrangères, de peindre, de faire de la musique, etc. Ils montraient aussi que ces forces invisibles pouvaient être régies par l'homme et amenées à travailler à son commandement.

La Société Thésosopique s'occupe de tirer des anciens tout ce qu'ils savaient en ces matières, et les livres de l'Inde tiennent la première place dans ces recherches. Pour bien comprendre la médiumnité, en effet, pour savoir faire la part des phénomènes réellement attribuables à l'action des humains désincarnés, il faut connaître ce que peut produire l'incarné lui-même, et aussi ce dont sont capables les forces aveugles mais actives, qui opèrent dans les régions inexplorées par la science exotérique.

Tiré du Thésosophist, par D. A. C.

DU YOGISME

On appelle *Yogisme*, dans l'Inde, l'application de la science ésotérique, et *Yogi*, le praticien ou l'adepte de cette science.

Le Yogisme est essentiellement pur et élevé. Toute pratique de la science ésotérique inspirée par des motifs mauvais ou simplement intéressés n'est plus du Yogisme. Dans la recherche des pouvoirs spirituels, le Yogi désire moins leur obtention que sa propre sanctification et son rayonnement sur autrui..

Les données sur le Yogisme sont contenues dans une annexe des Vedas, *Yoda Vydia* commentée par le philosophe Pantajali. Il serait du plus haut intérêt de les remettre en lumière ; le journal *Theosophist* semble devoir s'y employer. En attendant d'y trouver des no-

tions précises (1) que la *Revue* pourrait communiquer à ses lecteurs, nous allons résumer les généralités que le *Theosophist* a publiées à ce sujet dans ses premiers numéros.

Les facultés du Yogi, ou de l'adepte, sont généralement latentes dans l'homme comme celles de la vie physique le sont dans l'enfant naissant, il faut les développer par l'exercice, et tel est le but de l'entraînement auquel se soumet le Yogi.

Pour y arriver, il faut, par dessus tout, être pur de pensées et d'actions, avoir surmonté toutes passions sensuelles, chaque chute retardant d'autant l'accession — et faire fi du monde. Il faut aussi être naturellement doué d'une volonté forte. Ces facultés sont souvent héréditaires en leur plus grand degré. Si elles paraissent plus développées chez l'Hindou qu'ailleurs, c'est indépendamment qu'elles y sont plus cultivées, que le genre de vie de ces peuples les prédispose davantage à se soumettre aux macérations corporelles qui sont l'une des conditions nécessaires.

Le Yogi se nourrit à peine et reste longtemps abstrait de l'extérieur immobile, les jambes croisées, les oreilles et les yeux fermés, retenant son souffle, et méditant, c'est-à-dire son Esprit tendu dans une sorte d'hypnotisme moral, dans la simple, mais constante, méditation de la syllabe *om*, qui, pour l'Hindou, représente symboliquement l'infini.

Voici quelques extraits du *Shrimad Bhagavata*.

On appelle *siddhis* les facultés psychiques dévolues à l'homme. Les unes s'appliquent au corps matériel, les autres au corps fluidique ou astral.

Citons-en quelques-unes, avec leurs noms sanskrits.

L'*anima* est le pouvoir d'atomiser, de rendre aussi petit que l'on voudra, le corps astral ; *mahima*, est celui de l'agrandir ; *laghima*, de le rendre lumineux ; *garima*, d'altérer, sur le corps matériel, l'action de la pesanteur. Cette dernière faculté s'exerce par un changement de polarisation électrique (2) des éléments matériels. Le corps étant électrisé de nom contraire avec le sol, y est attiré, retenu. Mais s'il s'électrise du même nom, il tend à s'en éloigner, son poids, c'est-à-dire la mesure de son attraction diminue, cette attraction peut même se

(1) Dans le dernier numéro de sa première année, justement le *Theosophist* commence la publication d'un travail très intéressant, d'une monographie sur le Yogisme due à un médecin attaché au service de l'Inde, le Dr N. S. Paul.

(2) Il ne s'agit pas ici, d'électricité minérale, du genre Résineux ou Vitré, laquelle, d'ailleurs, ne stationne pas sur le corps humain. Voir *Revue Spirite*, 1876 p. 60.

changer en répulsion, et donner lieu au phénomène de lévitation (1).

Le Yogi sait subordonner les lois générales qui régissent la matière au pouvoir concentré de l'esprit. Il sait aussi faire agir séparément les diverses facultés de son âme, savoir à chaque instant ce qui se passe partout, paralyser temporairement les fonctions vitales de son corps physique, rendre ce dernier comme mort, *samadhi*, le cœur ne battant plus, la chaleur animale absente de la périphérie, la machine comme arrêtée — en un mot — jusqu'au *remontage*. C'est du reste ce que la nature produit sur les animaux hibernants, et sur les sujets dits « miraculés ». Le Yogi sait le produire sur lui-même ou sur un sujet approprié (2).

Les Hindous ont deux noms pour désigner le corps astral, double fluide du corps physique, suivant les conditions dans lesquelles il se présente, c'est-à-dire dans lesquelles il devient objectif ou visible. Dans le cas de la médiumnité ou lorsque par l'effet *inconscient* d'un violent désir, ou d'une vive émotion il y a dégagement, l'âme est appelée *Mayavi Rupra*, forme illusoire. Quand elle est, au contraire, évoquée par la forte et savante volonté d'un Yogi, qui la gouverne à son gré, elle est dite *Kama Rupa*, forme objective rendue volontaire, c'est-à-dire rendue objective par la volonté de son maître.

Il semble donc que le périsprit dégagé est tantôt essence inintelligente, tantôt entité intelligente, suivant son degré de dégagement peut-être.

Cette âme à deux noms ne doit pas être confondue avec le *Jivatma* principe vital résidant dans la matière inerte, ni avec le *ling sarir*, élément éthéré de l'organisme qui constitue la cohésion des éléments matériels du corps et s'en sépare à la mort.

L'élément de l'âme au moyen duquel elle peut agir, est dit *linga deha* ; et celui qui lui donne la plus grande force, et notamment la faculté de sortir volontairement et temporairement du corps physique s'appelle *Yoga balu*.

L'âme humaine tout entière est l'agrégat des éléments précités.

Tiré du *Theosophist*, par D. A. C.

(1) Ces phénomènes, naturellement, ne sont pas exclusifs aux Yogis hindous ; et pour ne parler que de celui de Lévitation William Crookes a publié dans le « *Quarterly Journal of Science* » de février 1875, un grand nombre de cas qu'il a relevés dans les Actes des Saints.

(2) D'où ces cas d'inhumation prolongée, suivis d'exhumation et de retours à la vie, dont les agents officiels du gouvernement anglais, dans l'Inde, ont maintes fois été rendus témoins.

ÉTUDES D'OBSERVATION SPIRITE. — LES AMES SOEURS

(Suite).

L'article de décembre dernier ayant été consacré à une digression, je prie le lecteur de se reporter à la *Revue* de novembre pour retrouver l'enchaînement de cette étude. Après y avoir analysé le cas d'un Esprit qui est possédé du besoin d'aimer, mais qui n'a pas encore découvert l'être qui sera l'objet de son amour, j'ai ajouté : « Avec les Esprits dont il sera parlé prochainement nous ferons un pas de plus, les deux foyers deviendront apparents, quoique très éloignés l'un de l'autre... Enfin, nous arriverons à observer des Esprits tellement unis qu'ils confondront pour ainsi dire leurs foyers... » Nous allons essayer de nous conformer à cet ordre sériaire, que d'ailleurs nous n'épuiserons pas en une seule fois.

Si dans les lignes qui vont suivre je ne m'astreins pas à la froideur de l'analyse, si je me laisse entraîner par l'émotion, qu'on me le pardonne; car j'ai à parler d'un Esprit que j'aime comme un frère de prédilection, que j'admire comme un géant, et que je vénère comme un martyr. D'ailleurs il est impossible d'étudier les choses de l'amour sans y apporter le concours de son cœur, et tous ceux qui ont fait un peu de lumière sur un semblable sujet en ont écrit avec tendresse, avec toutes les ressources de ce qu'ils avaient en eux de poésie. Il n'est, j'en suis sûr, aucun lecteur de la *Revue* qui ne soit pénétré de sympathie pour l'auteur des délicieuses ballades obtenues par l'intermédiaire de Mme Hugo d'Alési. J'ai nommé l'Esprit Stop. Tous ont pu apprécier la simplicité et la grandeur de ses conceptions, la largeur de son style, la richesse de ses images, le charme intime des sentiments qu'il évoque, la pureté morale qui se dégage de ses compositions touchantes. Mme d'Alési, dont le dévouement ne saurait attirer trop de reconnaissance, a été obligée d'interrompre ses séances, à cause de son état de santé (1); mais tous ceux qui ont assisté à ses incarnations se rappellent avec quelle impatience la venue de Stop était attendue.

(1) Mme d'Alési étant alitée depuis longtemps et les manifestations spirites, qui ont eu lieu par sa médiumité, ayant pu aggraver l'état de sa santé délicate, nous engageons nos F. E. C. à lui adresser une bonne pensée comme preuve de sympathie.

Presque toujours il venait le dernier, par modestie; et alors il nous tenait sous le charme! comme sa voix grave, doucement modulée, pleines d'inflexions exquises, réchauffait les cœurs, et attendrissait jusqu'aux larmes! Mais, parmi ceux-là mêmes qui ont entendu la vibration de sa parole, combien en est-il qui aient pu deviner l'abîme de douleurs qui se voilait au fond de cette grande âme généreuse? Ceux qu'il honore de son affection la plus intime connaissent bien peu de chose de son secret, mais ils en connaissent la nature, et ils peuvent, avec délicatesse, en révéler ce qu'ils en savent. Du reste, j'ai consacré ailleurs un petit chapitre à mon cher Stop, je l'ai publié avec son assentiment, et, pour être plus certain de rester encore dans les limites de la discrétion, je demande la permission d'en reproduire ici les premières pages :

« Frère aimé, pardon de n'avoir pas encore parlé de toi, de toi qui m'as révélé le nom de Marie, de toi qui la protéges à toute heure, de toi qui ne cesses de lutter pour nous!

« Tu m'as dit de respecter le secret de ta souffrance, de ta torture. Permets-moi seulement quelques mots, afin que l'on t'aime comme je t'aime, afin qu'une immense sympathie monte vers toi de tous les cœurs généreux.

« Laisse-moi dire que tu as souffert de l'injustice des hommes, qui t'ont fait mourir dans un cachot. Laisse-moi dire que tu as souffert dans ton cœur avide d'amour, que l'âme de ton âme a passé près de toi sans te reconnaître, qu'aujourd'hui encore le désespoir te déchire, et que, malgré cette horrible douleur, tu trouves des sourires et des consolations pour ceux qui s'aiment.

« Laisse-moi dire que j'espère pour toi, laisse-moi dire avec toute l'ardeur de la reconnaissance, avec toute la foi de l'amour qu'une telle *passion* ne peut être que l'instinct profond de ton avenir, le pressentiment impérieux de *votre* destinée. Laisse-moi dire aussi que, voici peu d'années, elle a quitté l'espace, qu'aujourd'hui c'est une enfant, qu'elle a pris son premier souffle à l'azur de l'Italie. Laisse-le moi dire, afin que si quelque soir la brise complaisante emporte sous le ciel de Naples un peu de ces parfums d'amour, il y ait quelque part une rêveuse qui s'éprenne de ta grandeur et qui s'écrie dans l'émotion de son âme : « Mon Dieu! mon Dieu! d'où vient que mon cœur se déchire pour s'emplir de lumière? d'où vient que je souffre, comme si j'avais fait souffrir? d'où vient que j'ai soif d'aimer ce géant?

« O frère, je me rappelle encore le soir où pour la première fois j'entendais l'expression de tes souffrances, de ton désespoir. Tu avais le courage de m'affirmer l'éternité de l'amour; et de quel accent

profond, sublime et résigné, tu ajoutais : « Mais mon âme à moi, n'a pas la sœur de son âme ! » Comme ta douleur vibra dans mon cœur ! Comme je me sentis pénétré de tes blessures saignantes ! Comme j'eus honte de mes misérables plaintes ! Je ne te dis rien, tant l'émotion m'étreignait ; mais, lorsque je fus seul, de quels abîmes de sympathie j'arrachai pour toi ces quelques strophes sans art !

« Quand je songe, — et toujours j'y songe, — à ma Marie,
A mes beaux jours lointains, passé délicieux,
Parfois j'entends crier mon âme endolorie,
Je me surprends avec des larmes dans les yeux.

« Et je sais que pourtant l'épreuve est passagère,
Que l'avenir est doux, et que rien n'est perdu,
Je sais qu'en mon exil ma souffrance est légère
Devant le désespoir où ton cœur s'est tordu !

« Toi qui m'as pénétré de ta douleur profonde,
O frère, à qui je n'ose offrir mon amitié,
Toi qui poursuis toujours, toujours, l'idole blonde,
Combien tout mon regret doit te faire pitié !

« Combien je suis petit devant tant de souffrance,
Devant ce grand poème où saigne un cœur de feu,
Où l'ombre est accablante, où l'éclair d'espérance
N'apparaît qu'au plus haut du ciel, et presque en Dieu !

« Dieu, souverain amour ! ô Dieu, puisque mon âme
A soulevé ton nom dans son chant affligé,
Toi qui lui mis au sein l'inextinguible flamme,
Toi qui fis ce foyer dont son cœur est rongé,

« Oh ! donne-lui l'espoir et la joie assouvie,
Répands sur sa torture un rayon embaumé !
Dieu d'amour éternelle et d'éternelle vie,
Se peut-il que l'on aime, et qu'on ne soit aimé ?

« Se peut-il donc qu'il soit dans les sphères sans nombre
Des êtres exilés du bel amour à deux ?
Aux plus nobles Esprits aurais-tu fait tant d'ombre,
Toi qui fais s'entr'aimer jusqu'aux monstres hideux ?

« Non ! non ! parfume-lui les lèvres, puisqu'il aime,
Verse dans sa poitrine un soufïe de bonheur !
Que des flots de soleil inondent son poème,
Et que son chant d'espoir tressaille en ton honneur !

« Oh ! si mes vœux pouvaient l'arracher à ce gouffre
Où passe, en vision, le noir cachot maudit !
Si je pouvais offrir à mon frère qui souffre
Un peu de ces clartés dont mon ciel resplendit,

« N'est-il pas vrai, Marie, ô mon ange fidèle,
Que nous lui donnerions un peu de nos trésors?...
Mais est-il un trésor pour lui... si ce n'est Elle ?
Elle, vers qui son rêve épuisa ses essors !

« Aimons-le bien, Marie, et tous deux, sans rien dire,
Sans l'affliger de nous, prions discrètement,
Pour que Dieu, le Dieu juste, accorde en un sourire
Le baume à la blessure, et l'amour à l'amant ! » (1).

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

P. S. — Le vaillant journal de M. Rappard, le *Licht mehr Licht*, qui a bien voulu prendre intérêt à ces études, publie dans un de ces derniers numéros, une communication d'après laquelle, il y aurait bien union de couple, une sorte de mariage parmi les Esprits, mais sans que cette union doive être éternelle. Lorsque je parlerai de la manifestation des Esprits heureux par l'union de couple, j'aurai à discuter naturellement cette opinion, à laquelle, je n'ai pas besoin de le dire, je suis absolument opposé.

J.-C. C.

(1) Extraits des Chrysanthèmes de Marie, 3 fr. 50 le vol. port payé.

UNE FAMILLE DONT LES MEMBRES SONT BRULÉS VIFS

Il y a cinq ans, j'avais la douleur de vous annoncer la mort de ma pauvre mère, brûlée vive. C'était le deuxième accident de ce genre arrivé dans notre malheureuse famille ; vous dire ce qu'il nous a fallu de force et de courage pour supporter avec résignation cette cruelle et douloureuse séparation est impossible.

D'autres épreuves, hélas ! nous étaient réservées depuis ces jours néfastes.

Aujourd'hui, F. E. C., je ne sais plus comment exprimer toute l'horreur que nous ressentons, tellement ce qui vient de nous frapper dans les personnes de ma sœur Léontine âgée de 30 ans, de son pauvre petit garçon âgé de 3 ans 1/2, de Mme veuve Bonnefond, mère de mon beau-frère, âgée de 30 ans, tous trois brûlés vifs. Une tourie de pétrole échappée des mains de mon beau-frère a projeté l'huile sur les victimes et dans le foyer. Bonnefond a vu brûler sa mère, son enfant, c'est épouvantable.

Il nous faut toute la force, tout le courage que peut donner le spiritisme pour supporter avec résignation cette par trop douloureuse épreuve ; combien faut-il que nous soyons coupables pour que Dieu, source de toute bonté, de toute justice, permette que nos cœurs soient si cruellement déchirés.

Si vous saviez, monsieur et frère en croyance, combien ils étaient heureux ; c'était un mariage de spirites ; jamais un nuage n'était venu troubler cette union sympathique à tous ; la Providence leur avait donné un petit garçon d'une intelligence rare, un petit ange qui faisait la joie de toute la maison.

Leur bonne mère, spirite convaincue, dont la mort fut exemplaire, puisqu'elle nous a encouragés et consolés jusqu'au dernier moment, vivait avec eux et s'occupait des soins du ménage ; ce petit monde travaillait avec cœur et joie, chacun faisait son devoir et méritait d'être heureux dans cette famille exemplaire que chacun enviait, dont le bonheur était aussi parfait qu'il peut l'être sur la terre. Tous les habitants du pays, émus par ce malheur, ont suivi les victimes au cimetière, pour rendre hommage à leur vie exemplaire.

Mon pauvre beau-frère, tout seul, est inconsolable ; il ne peut oublier la scène du feu, il voit toujours son épouse adorée, son cher petit enfant, sa bonne mère qu'il affectionnait, brûlés sans qu'il lui soit pos-

sible de leur porter secours. Grâce au spiritisme il est assez raisonnable, les communications qu'il reçoit étant très élevées, très consolantes, mais il demande à Dieu d'aller retrouver ses chers amis.

Priez et faites prier pour lui, pour nous qui sommes bien malheureux ; écrivez-lui une lettre éloquente, et puisse-t-il recevoir une consolation de quelqu'un des siens, pour le rattacher un peu à la vie.

H. CONSTANT.

17 décembre 1880, à Cuffies, près Soissons (Aisne).

MÉDIUM PIERRE

Paris, le 24 décembre 1880.

Les lois divines sont immuables ; elles sont le palladium des terres et des humanités qui les habitent, elles sont leur sauvegarde, leur harmonie, leur avenir.

Pour être ce dont nous parlons, ces lois doivent être sages, justes, un modèle d'équité, le seul moyen qui permette de progresser.

Lorsque se présentent ces cas étranges, qui font disparaître les vivants, alors que tout semblait dire : le bonheur, la quiétude, l'honneur est leur lot, vous vous demandez, — surpris, — pourquoi ces morts terribles, subites, qui terrifient les hommes, — qui portent le trouble dans un doux intérieur ?

Le spiritisme vous répond, c'est la loi ; et que devant les effets de cette loi, nous devons en rechercher la cause ; que si cette cause n'appartient pas au présent elle doit se retrouver infailliblement dans le passé.

Le passé est ici représenté par les existences précédentes des trois personnes brûlées, personnes qui ont montré en cette vie un rare esprit de sagesse, de bonté, d'intelligence supérieure.

Ces personnes ont payé une vieille dette, un billet à ordre qu'elles avaient souscrit sur l'avenir, au temps où elles méprisaient le droit des gens, la justice, l'amour d'autrui, au seul bénéfice de leur orgueil et de leur égoïsme.

Ces désincarnés furent des chauffeurs, d'anciens inquisiteurs ; cet affreux métier leur avait fait contracter la terrible dette qu'ils ont payée

dette que, avant de revivre, ils avaient demandé à acquitter pour se purifier.

Et la flamme ardente les a purifiés.

Ces martyrs, morts ensemble, bénissent aujourd'hui la loi d'amour qui a tout prévu ; qui fait les bourreaux victimes à un moment donné, pour les sanctifier, pour les élever dans la grande et sublime hiérarchie des êtres.

Oui, la loi éternelle *c'est la responsabilité* ; l'animal qui guette, qui tue, qui dévore, soit au fond des océans, sur la terre, ou dans l'azur, est à son tour, guetté, tué et dévoré, apprentissage de la vie.

Le danger fait naître le souvenir et le souvenir est un instinct. — La raison humaine n'est faite que de cette monnaie, — les souvenirs et les instincts, juxtaposés, conquis par des vies successives forment la raison, le jugement, la conscience, le sentiment.

Plus vous avez ces qualités transcendantes, à un degré éminent, et plus vous êtes responsables.

O vous, prévaricateurs de tous ordres usuriers, d'en bas, usuriers d'en haut, ferrailleurs ou banquiers, malfaiteurs ou ministres, — huis-siers ou présidents de cour, plus vous savez, plus vous vous devez à autrui que vous frappez impitoyablement pour obéir aux préjugés qui vous enrichissent, qui glorifient vos appétits.

Hommes de tous rangs, qui êtes personnels, qui ne suivez que vos instincts rapaces, vous fuyez la loi, vous fuyez la responsabilité, — mais elle vous atteindra, parce que, pour elle, le temps et l'espace ne comptent pas, infailliblement elle vous atteindra jusqu'à la centième génération s'il le faut.

La douleur, la peine, les appréhensions que vous fîtes subir aux autres, viendront à leur tour assaillir votre âme, votre cœur, vous brûler pour vous purifier, car du fond de vos entrailles, où chaque molécule est solidaire, liée intimement par l'harmonie, il faut que sortent et le bien, et l'orgueil, et la justice, et la charité, et l'amour, toutes qualités qui sont la base de la solidarité.

BERNARD.

SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS. LA SOLIDARITÉ SPIRITE

Le comité de lecture de la Revue n'avait pu penser que la création d'une Société de secours mutuels entre un nombre de spirites, constituant un fait capital qui dût entrer dans le compte-rendu général de

l'année 1880 ; d'autres sociétés de même ordre existent déjà depuis bon nombre d'années et ne réclament pas, surtout lorsque leur organisation a été déjà une cause d'insertion dans la *Revue spirite*. Le comité de lecture, néanmoins, fait droit à la demande de notre honorable et estimable ami, M. Gourdon, dont nous insérons la lettre avec plaisir. M. Gourdon préside une société spirite, et il donnera des renseignements aux personnes qui lui en demanderont.

« Messieurs,

Je constate dans la *Revue spirite* que je viens de recevoir, datée du 1^{er} janvier 1881, que vous avez omis, dans votre compte rendu de l'année 1880, de mentionner la fondation de notre *Société de secours mutuels : La solidarité spirite*.

J'ai pensé que la *Revue* ouvrant ses colonnes à tout ce qui est progrès, devait en conséquence comprendre la solidarité qui nous relie tous, et constater notre existence ce qui ne peut nullement nuire à la cause commune. »

A vous cordialement.

GOURDON,

Président de la Société de secours mutuels, la Solidarité spirite,
5, rue Vauvilliers.

CONSEILS POUR LES PHOTOGRAPHIES SPIRITES

« 1^o Avoir une glace bien étamée, d'une dimension suffisante pour que l'Esprit s'y montre dans une proportion convenable (soit 60 sur 40 cent.) — Poser cette glace sur un appui quelconque, de manière à ce qu'elle corresponde bien à l'objectif. et à une distance de 3 à 4 mètres de cet objectif. — 2^o Opérer la nuit en éclairant la glace *seulement* par deux lampes garnies d'un globe de verre dépoli afin de rendre la lumière diffuse et les placer l'une à droite, l'autre à gauche de la glace, que l'on magnétisera avec le plus fervent désir que l'Esprit s'y présente.

Inutile de dire qu'il faudra placer derrière les lampes un paravent, ou, un morceau d'étoffe qui en interceptera la lumière dans le fond de l'appartement où sera placé l'appareil du photographe, qui ne rece-

vra que la lumière réfléchiée par la glace, par l'espace laissé à cet effet entre les deux *obscurateurs* (paravent ou étoffe).

Les personnes présentes devront s'unir d'intention au photographe qui priera Dieu de permettre que l'Esprit évoqué se manifeste ; et je crois pouvoir dire que plus la mort corporelle de cet Esprit sera récente, plus il y aura de chance de succès.

Si je raisonne d'après ce qui s'est passé chez moi pour le verre d'eau, toutes les personnes présentes ne verront pas l'image de l'esprit mais celles qui seront aptes à voir s'accomplir le phénomène devront avertir le photographe de se tenir prêt au moment où, selon toute probabilité, elles verront se former sur la glace un petit nuage blanc, précurseur de l'Esprit : l'instrument ne sera ouvert que quand l'Esprit sera devenu complètement visible et je pense que 30 secondes suffiront alors pour obtenir une épreuve. Du reste il est rationnel de penser que l'Esprit restera durant le temps nécessaire.

Une ou deux tentatives infructueuses ne devront pas décourager. »
L.-C. TOUTANT.

L'ÉTAT LUMINEUX DES CORPS. — MÉDIUM PIERRE

Paris, le 19 novembre 1880,

L'état lumineux n'est pas l'état primitif des choses et des êtres ; du chaos est sortie la vie, — une vie toujours plus intense, — qui, — lentement, — s'est dégagée des langes de la matière, à l'aide des corps que cette vie s'est formée.

La vie n'est que l'effet d'une cause importante et primitive, qui a créé cet effet. — Cette vie se manifeste par des instincts, — puis, par l'intelligence de ces instincts — par des mouvements et des actes prémédités — raisonnés — enfin, elle se révèle par une petite conscience qui s'élève — grandit — et atteint son summum chez l'homme, — pour cette terre.

Etudier la nature, la physiologie des êtres, soit dans les couches géologiques qui nous ont conservé les types primitifs — soit dans l'échelle des espèces vivantes que nous pouvons le mieux analyser aujourd'hui, — c'est se faire la preuve que, l'animal, qui fut une plante terne au début, peut se transformer, peu à peu, pour devenir l'insecte qui a toutes les beautés artistiques — le papillon

aux couleurs éblouissantes, — l'oiseau qui ressemble à des pierres précieuses — l'homme, qui se pare, qui prend une physionomie imposante, — la jeune fille qui a la forme la plus gracieuse, — l'œil le plus brillant, — la chevelure ondulée, — la prestance qui attire l'admiration en même temps que le respect.

Mais les états divers de la matière — ces transformations successives ne sont dues qu'à l'action de l'âme sur les organes.

Or, si cette action rayonne déjà à travers l'enveloppe corporelle, — que ne doit-elle pas être, lorsque, en se dégageant de la prison de la chair, elle peut s'épandre et rayonner ?

Il y a bien d'autres existences que celles que nous nous sommes imposées sur cette terre d'épreuves ; — elles se poursuivent — sans solution de continuité — dans l'espace et dans le temps.

Oui, — le caillou se modifie, — s'épure, — se transforme : ses molécules grossières peuvent devenir le sein de cette mère qui allaite un enfant — cet œil qui brille comme l'azur ou comme un escarboucle il devient le périclès, cette quintessence de la matière, qui brille comme un soleil lorsque l'âme qui l'anime a gagné tous les degrés voulus pour le faire rayonner.

C'est la loi sage, — paternelle, — que Dieu nous donne — qu'il nous est permis de comprendre — nous sommes en accord avec elle, — si nous avons su beaucoup aimer l'humanité, si nous sommes devenus — peu à peu, — un être moral, en communion continue avec le principe universel de toutes choses.

N'avoir été rien et devenir diamant lumineux — pur, sans tache, — c'est le mode divin -- inclinons-nous devant le sublime architecte des monde et des âmes.

LONGPREZ.

LA FRANC-MAÇONNERIE, RELIGION SOCIALE DU PRINCIPLE RÉPUBLICAIN, par J. P. Mazaroz. : Chez l'auteur, 94, boulevard Richard-Lenoir et dans les loges maçonniques. Paris, 14 juillet 1880.

Il y a d'excellentes choses dans le livre de M. Mazaroz. On y trouve par exemple, des pensées comme celles-ci :

« Celui qui souffre, qui prie et qui aime est un homme. Le prolétaire souffre et aime... Le prolétaire est un homme.

« Tous ceux à qui la raison dit : ceci est bien et ceci est mal, sont des hommes. Le prolétaire connaît le bien et le mal... Le prolétaire est un homme.

« Malheur à ceux qui ont créé le prolétariat et malheur à ceux qui le maintiennent!... Car les prolétaires sont des hommes. »

Ces pensées, pour être empruntées à un livre de l'antiquité hindoue, où on lit naturellement le mot *Paria*, au lieu du mot *Prolétaire*, n'en sont pas moins bonnes à jeter à la tête de nos contemporains. Seulement au lieu de dire : « le paria souffre, prie, aime, il faudrait dire : Le prolétaire *souffre, travaille et hait*. » Cette façon de dire serait plus exacte en parlant du paria moderne. Il travaille, au lieu de prier; en quoi il a raison; mais il hait et ne sait plus aimer : en quoi il a tort. La haine est stérile. L'amour seul est fécond. La solution du problème est dans la conciliation des intérêts par la fraternité sociale. Ce qui n'empêche pas la revendication des droits méconnus du travailleur d'être juste et légitime.

Cette revendication des droits du travailleur et cet apaisement des cœurs, cette union des classes par l'association du capital et du travail, sont la grande préoccupation de M. Mazaroz. Tous ses ouvrages en font foi. Celui que nous avons sous les yeux est inspiré par les meilleurs sentiments de solidarité sociale. L'auteur y combat le positivisme matérialiste par de très bonnes raisons et s'y montre spiritualiste convaincu. Aussi voudrions-nous n'avoir que des éloges à lui donner.

Nous ne pouvons recommander cet ouvrage, d'ailleurs intéressant, sans faire des réserves sur la forme qui est trop vague, manque de précision et sur le choix des renseignements qui ne sont pas toujours puisés à bonnes sources. C'est ainsi que pour avoir consulté des Rhapsodies faites par des hommes chamarrés de médailles, de rubans, de crachats, avec les titres de Kadosh et de Rose-Croix, cet honnête homme a tracé une histoire toute fantaisiste de la Franc-Maçonnerie. On trouve, dans cette histoire, le *Maçon* Jésus et le *Maçon* Numa Pompilius. Les FF.°. Bédarride remontaient jusqu'à Adam qui avait été initié et reçu *Maçon* par Dieu lui-même. » Pourquoi pas, pendant qu'on y est! C'est aussi sérieux l'un que l'autre.

Et cependant M. Mazaroz interprète sagement les symboles maçonniques, et il a parfaitement compris que, le convent du G.°. O.°. de France, en effaçant de ses statuts le nom du Grand-Architecte de l'Univers, a décapité l'institution, l'a dépouillé de son caractère essentiel, a brisé la chaîne des temps, rompu la tradition et méconnu complètement la signification du symbolisme maçonnique si clairement représenté par le double triangle, l'étoile flamboyante et l'œil ouvert au milieu de la vie et du soleil resplendissant. Cette exécution ayant été faite par les représentants des Loges réunis en convent et acceptée par les chefs officiels du G.°. O.°. Il est évident que la Franc-Maçonnerie française n'est plus, comme le remarque fort bien M. Mazaroz.°.

qu'une simple société de rapports amicaux, de secours mutuels et de relations politiques. » Alors pourquoi y voir « la religion sociale du principe républicain ». Les Loges ne peuvent plus être qu'un moyen de lutte contre le cléricalisme. A ce titre, elles ont encore leur raison d'être. Elles peuvent servir à détruire le passé. Elles sont impuissantes à rien fonder pour l'avenir. On ne fonde rien avec des haines, des négations et des solutions de continuité. Entre ce qui fut et ce qui doit être, il faut le lien de l'ÉTERNEL.

Ch. FAUVET.

NOTA. — M. Mazaroz est un spirite de la première heure, un ancien ami d'Allan Kardec pour lequel il a conservé le souvenir le plus respectueux ; nous honorons ce chef d'une grande industrie, cet artiste éminent doublé d'un penseur généreux, qui mérite à tous les titres le bon souvenir des partisans de la cause.

MARIONNETTES HUMAINES

BLIDIE

Par Paul Grendel, auteur d'Elfa. 1 vol. 3 fr. port payé 3 fr. 35. —
Elfa 2 fr. 50 port payé.

Paul Grendel est un coreligionnaire et un apôtre inspiré par la foi nouvelle, il sait en associant les doctrines du spiritisme aux drames de la vie humaine, instruire et émouvoir ses lecteurs. Nous ne connaissons pas de type féminin plus sympathique que celui de Blidie. Nous dirons que c'est mieux que la femme forte de la Bible si elle ne finissait par le suicide. Nous ne blâmons pas l'auteur de cette conclusion. Elle est parfaitement logique. La lutte pour le bien par le travail et la vertu est au-dessus des forces d'une jeune fille jetée seule au milieu d'un monde égoïste et corrompu comme le nôtre. Le vice ou la mort, il faut choisir. Blidie cependant eût résisté jusqu'au bout et eût été sauvée du désespoir par l'amour d'un honnête homme, si elle avait cru à la perpétuité de son être et eût été consolée par cette pensée que sa vie d'expiation et de souffrance serait suivie d'une autre existence où elle se retrouverait riche de tous les trésors d'intelligence, de sen-

timent et de moralité qu'elle avait amassés dans les luttres et les douleurs de la vie présente.

Mais l'auteur nous a montré son héroïne sollicitée à la fois par les doctrines intéressantes du matérialisme contemporain et par les aspirations purement idéales d'une philosophie dépourvue de bases positives. Elevée entre deux savants, chacun d'eux excellent homme, mais impuissants l'un et l'autre à lui faire comprendre le vrai but de la vie, qui est pour chaque être de monter, de degré en degré, et à travers des vies toujours renaissantes vers la perfection divine, elle s'est endormie volontairement, âgée de 22 ans dans les bras de la mort.

L'auteur d'*Elfa* a fait de grands progrès dans ce second roman. Il sait penser; il sait écrire; il sait trouver des types et peindre des caractères. Qu'il se préoccupe un peu plus du drame et de ce qui constitue le métier du romancier, et il aura bientôt conquis une première place dans ce genre de littérature, où, avec ses connaissances scientifiques et son excellente philosophie, il peut rendre les plus grands services à la cause que nous servons.

Ch. F.

NÉCROLOGIE

Baurepaire, 5 décembre : A 3 heures de l'après-midi, ont eu lieu les obsèques civiles de M. Chardonnet, huissier, membre du Conseil municipal de Baurepaire, décédé le 3 décembre, ancien spirite qui fit passer sa croyance dans ses actes, et que nous vénérons ici.

A l'enterrement, les cordons du poêle étaient tenus par MM. Charcot le maire, Victor Faure conseiller municipal, Berrard et Faure avoué, conseiller général du canton sud de Vienne; tous sont amis du défunt.

3.000 personnes de Baurepaire et des autres communes du canton, ont tenu à honneur d'accompagner à sa dernière demeure l'homme de bien dont elles regrettent la perte.

Au cimetière, M. Faure, avoué, a prononcé le discours suivant :

« Messieurs et chers Concitoyens,

« L'amitié que M. Chardonnet m'a incessamment témoignée, et celle que j'avais pour lui m'imposent le douloureux devoir de ne pas laisser se refermer sa tombe sans lui adresser un suprême et dernier adieu.

« M. Chardonnet, né à Revel, en 1818, vint habiter Baurepaire, en 1845.

Peu de temps après son installation à Beaurepaire, M. Chardonnet se maria. Dans sa vie privée il fut encore meilleur, si c'est possible, que dans sa vie d'hommes d'affaires; son amour pour sa femme et son dévouement pour sa famille furent inaltérables; son amitié pour ses amis fut sans borne; enfin, il fut bon pour tous.

« M. Chardonnet était de son siècle; il avait horreur de la domination et des privilèges, aussi comptait-il parmi les champions les plus fermes du gouvernement de la République.

« Vous, ses compatriotes, vous l'aviez investi, il y a quelques années, du mandat de conseiller municipal, comme un témoignage de vos sympathies et de vos convictions républicaines.

« Notre ami croyait à l'existence d'un être suprême, mais il pensait que l'homme devait se mettre en communication directe avec cet être, sans avoir recours à un intermédiaire. C'est dans cette croyance qu'il a vécu; ses funérailles en harmonie avec la conduite de toute sa vie, sont purement civiles.

« Je ne peux, quant à moi, que louer ce dernier acte viril de notre ami, parce qu'il est une preuve nouvelle de l'esprit d'indépendance qui l'animait et de la fermeté de ses convictions philosophiques.

« J'espère que son exemple sera suivi par tous ceux qui, comme il l'a fait lui-même, vivent en dehors des pratiques religieuses et tiennent à affirmer que la liberté de conscience est un des biens les plus précieux de l'homme.

« M. Chardonnet, en quittant cette terre, laisse dans une douleur inconsolable son excellente femme, dont les soins dévoués et intelligents n'ont pu conjurer la maladie dont il était atteint; si quelque chose était de nature à atténuer cette douleur, ce serait le témoignage qu'apportent le grand nombre d'assistants qui entourent cette tombe, le regret profond que leur cause la mort de M. Chardonnet.

MORT DE FONZES (GUSTAVE). — Nos amis de Béziers n'ont pas oublié notre F. E. C. M. Fonzes (Gustave), le fidèle défenseur de la cause, qui ne reculait devant aucun obstacle lorsqu'il s'agissait de notre doctrine; avec son frère, médium guérisseur si remarquable, il avait obtenu des résultats féconds pour notre cause, et dut quitter Béziers à cause de la ligue dite des honnêtes gens et par suite du procès (pour guérisons véridiques et gratuites, obtenues par Fonzes, le médium guérisseur) intenté par les docteurs et les pharmaciens aux deux frères.

Le commerce de Fonzes (Gustave) étant mis à l'index, notre ami s'était retiré à Marseille, pour fuir les vengeances occultes des hommes noirs.

Prions pour l'esprit de G. Fonzes, qui a quitté son enveloppe corporelle et que nous évoquerons pour lui demander de bons et salutaires enseignements.

SOIRÉE DE FAMILLE DU 28 OCTOBRE 1881, SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE

M. *Sbriglia*, le célèbre professeur de chant qui a formé les de *Reszki*, les *Nouvelli-Durand*, etc., etc., et bien d'autres grands artistes, nous a fait cette gracieuseté de produire à notre soirée deux de ses élèves préférées : Mme *Vautier* fort contralto d'opéra, Mlle *Meynadié* soprano sympathique ; les deux aimables artistes ont de belles et admirables voix et la méthode si sûre et si savante du maître. Elles ont chanté le *Duo de la Norma*, le *Grand air de Sémiramide*, l'*air de Paul et Virginie*. Des auditeurs qui avaient eu leur loge aux Italiens au temps de sa splendeur, s'y croyaient encore, ces jeunes femmes possédant l'art exquis des chanteuses de ce théâtre renommé.

Ajoutons que Mme *Vautier* est déjà demandée à M. *Sbriglia* par les grands théâtres de l'Europe. Mme *Sbriglia*, qui a bien voulu accompagner les élèves de son mari, est elle-même une pianiste des plus remaquables, nous l'avons vu dans sa manière intelligente de comprendre l'accompagnement et dans l'exécution de la *Fileuse de Litolff*, si brillamment enlevée et exécutée.

Mlle *Camille*, MM. *Henri* et *Georges Cochet*, âgés de 5 à 8 ans, ont causé à tous un plaisir bien vif, bien inattendu, en disant avec un entrain charmant, trois fables.

Mme *Noblet* a mimé avec entrain et savoir, roucoulé avec sa voix si pure de soprani, le *Mariage d'Oiseau* et une autre romance. Elle possède, cette vaillante, le genre *Judic* perfectionné.

Mme *Ch. Fauvety* (Maxime du théâtre français) qui a conservé intact le feu sacré, a dit avec de vraies larmes dans la voix et dans les yeux, la scène des *Horaces* qui fut son triomphe ; M. *Ch. Fauvety* donnait la réplique à la grande tragédienne.

Les applaudissements et les rappels n'ont pas manqué à nos amis dévoués, à tous ces vaillants artistes.

MM. *Cochet* et *Henri Meynadié*, dans des intermèdes comiques ; M. *Armand*, dans une pièce de vers qu'il a déclamée avec un savoir réel, un goût parfait, ont couronné cette belle et intéressante soirée en la complétant.

•

LES WALKILIS (ESPRITS LÉGERS)

(Voir la *Revue* d'octobre 1880.)

L'âme profite de ces débats ; elle s'instruit, elle fuit les instincts pernicieux, elle change de guides ; autour d'elle accourent les Esprits éclairés, les sympathiques et les amis. Les actes matériels s'embellissent, l'homme se supérieurise, d'un côté comme de l'autre, il est poussé, excité, encouragé, par les conseillers invisibles.

— Je ne saisis pas le rapport ?

— L'esprit manque à ceux qui en usent plus que leurs moyens ne le leur permettent.

— Qui ne se croit sûr de lui-même ?

— Qui s'effraie est faible : qui ne se rend compte est sot.

— La retraite est ordonnée à ceux qui, entrant dans le spiritisme, y pénètrent avec les idées du vulgaire, avec les préjugés de la routine. Oublier son corps et ses exigences est la loi du spirite.

— La vie exige que la matière soit soignée avant toutes choses ; le spiritualisme ne saurait empêcher un homme de manger lorsqu'il a faim ; conséquemment le spiritisme et les esprits n'ont rien à démêler dans les fonctions digestives, ni dans ce qu'elles entraînent de précédents ou de subséquents : partant de là, les actes matériels leur sont indifférents et ils n'ont pas à se préoccuper des soucis qu'ils occasionnent d'où ils n'ont aucune action à ce sujet. Les actes matériels étant essentiels à la vie de ce monde, l'homme n'est pas une machine comme vous le dites.

L'intelligence veut que nous nous agitions pour notre nourriture, afin de satisfaire à la loi de punition infligée à Adam. Les esprits, s'ils sont comme vous les comprenez, ont un rôle plus noble à remplir que celui de vivre heure par heure avec de pauvres infortunés, se traînant dans toutes les misères, sur cette terre, pour payer une dette d'honneur contractée vis-à-vis du sublime libérateur du genre humain. Le Christ a été crucifié pour le rachat de nos fautes : il faut que nous nous rendions dignes de lui par le discernement des choses. L'homme connaît son Dieu : il sait ce qu'il a à espérer ; le spiritisme n'a rien à ajouter à cette espérance.

— Je ne suis d'accord ni avec vous Walter, ni avec vous, Lagass, dis-je à mon tour. La théorie spirite de Lagass me choque, me blesse : cette absence d'indépendance intellectuelle me déplaît : j'attribue à l'homme une large part dans l'influence qu'il exerce sur ses destins : il souffre, il se débat, il progresse : dans cela il y a plus qu'une leçon que

l'on écoute, il y a une expérience qui se forme et une vie que l'on arrange à son gré tandis que les événements la dérangeront contre notre gré. L'homme propose, Dieu dispose. dit le proverbe ; c'est de tous les temps. Cependant, l'humanité qui est l'ensemble des hommes, tressaille par périodes et met subitement au jour de nouveaux horizons. Les efforts individuels ont abouti ; l'édifice humain prend une tournure tout autre et plus avancée. Le barbare nomade fait place aux esclaves grecs et romains, lesquels sont remplacés par les serfs qui se transforment plus tard en paysans. Je sais bien que l'humanité n'est jamais au même niveau sur tous les points du globe, mais ce qui se fait aujourd'hui d'un côté se fera demain de l'autre, et petit à petit le progrès se dessine. Le progrès élève la nature humaine. Il nous crie : « Si beau que tu fasses, il y a encore plus beau et il y aura toujours plus beau. » Ce cri du progrès me mène à dire à Walter : « Non, vous n'avez pas raison lorsque vous avancez que Dieu est connu depuis longtemps, et que la croyance en Dieu n'a plus rien à apprendre, plus rien à gagner.

Il s'arrêta, il nous croyait convaincus.

Je répliquai :

— Dans ce que vous dites, je ne vois pas le but de l'homme. Si l'homme est un instrument dont se servent à volonté des êtres invisibles, il est irresponsable et partant, sa vie est une injustice ! Bien plus, l'essence divine se trouve diminuée et il n'y a pas de raison pour que le chaos, un instant détruit par un caprice créateur, ne reparaisse demain sur un nouveau caprice.

L'enfant, entre les mains du professeur, a-t-il une responsabilité ? Il écoute les leçons qu'on lui donne, et, selon ses qualités personnelles, il en profite plus ou moins. La mère apprend à l'enfant : — Aimer. — Le maître lui enseigne : — Savoir. La vie lui souffle : — Espérer. L'homme a en lui ces trois lois : — Aimer, savoir, espérer. Il est un enfant pour la création. Les bons esprits remplacent la mère, ils disent : — Aime. La nature devient le maître, elle conseille : — Sache. L'infini représente la vie, il murmure. —, Espère. L'homme ne connaît pas Dieu, le grand Maître de tout ce qui existe, il apprendra à le connaître.

La Bible nous révèle Dieu, mon cher Lagass, interrompit Walter, et votre manie spirite vous emporte trop loin. La Bible a parlé, il y a longtemps, de tout ce que vous dites. Elle a divisé les esprits : esprits divins ou anges, et esprits infernaux ou démons. Elle nous a dit : Dieu a créé le monde, c'est-à-dire l'univers, et il a mis dans notre conscience le sentiment du bien et du mal pour que nous sachions nous diriger. Les esprits ne sont point nécessaires pour cela. C'est à nous d'être

justes pour les autres, nous le serons pour nous, et nous ferons le bien. Faire le bien est indiqué par l'amour chrétien. A quoi bon établir un système hiérarchique dans les mondes qui suivent celui-ci ? La logique divine est plus simple et plus claire : « Fais ton devoir, obéis aux commandements de Dieu, aime les frères tu seras récompensé ; faillis, tu seras puni.

Le Dieu des Hébreux est loin du Dieu que les chrétiens adorent. Le Dieu sévère inflexible, impitoyable, exterminateur, s'est changé en un Dieu clément, appelant à la repentance, pardonnant le péché, aimant et tolérant. C'est un pas : Ce Dieu a son tour, ou pour m'expliquer plus nettement, cette idée divine en précède une autre plus grande, plus vaste, plus noble, par laquelle on s'approche davantage du Créateur, et dans laquelle on le verra communiquant avec ses créations par des lois directes et naturelles pour leur inculquer les principes de vie et de vérité. Le spiritisme a saisi cela et c'est ce qui explique son travail pour découvrir les mystérieux agents qui relient l'homme à Dieu. La tâche est belle, mais la beauté de l'entreprise ne doit pas pousser ses adeptes à méconnaître la nature de l'homme et à prétendre qu'il est entièrement asservi à des directeurs occultes.

— L'orgueil est le fond de l'homme.

— Non pas, mon cher Lagass, mais la raison.

— Oh, la raison ! Jean, vous êtes sincère, vous : mais dans ce pays de France, dans cette ville, dans ce quartier, dans cette rue, consultez les gens, ceux qui passent, demandez à chacun ce qu'il entend par la raison, vous aurez autant de définitions. La raison est l'expression de ceux qui manquent de cœur et d'âme. On tue toutes les innovations avec cela : on cloue le surnaturel au matériel, et l'on arrête les investigations des gens sensés en leur montrant la folie au bout des études spirites.

— Vous ne pouvez nier que le spiritisme fait de nombreuses recrues pour les maisons de santé ?

— Le vin fait perdre l'esprit aux ivrognes.

— Homme matériel !

— Non, homme pratique.

— Vous ne dites rien Walter ?

— Que voulez-vous ! vous me paraissez, tous les deux, imbus d'idées qui visent au renversement de la religion, et je préfère m'abstenir que de vous suivre sur un terrain où nous ne nous entendrions pas.

— Vous avez tort : tous les trois, nous avons la même foi en un Dieu unique, créateur, centre et dominateur des mondes. Nous ne différons que sur la manière dont nous comprenons la création. En cela, tout en

n'étant pas d'accord, nous pouvons avoir tous raison, car les nuances qui ont une si grande importance à nos yeux disparaissent devant l'ensemble de l'univers. L'homme est peu de chose en comparaison de sa planète, de même la terre près du soleil, et le soleil près des systèmes solaires réunis en un seul groupe, et tout cela ne nous rend même pas l'idée relative de la puissance divine. Notre intelligence demande l'espace et la lumière : il importe de nous les assimiler : à cela, nous nous reconnaissons créatures conscientes d'un créateur bienveillant, voyez, nous ne sommes pas païens.

— Vous êtes de terribles bavards.

— Bavarder, s'est s'instruire et se distraire.

— *Fugit tempus, amici.*

— *Deus sit nobiscum.*

— C'est l'heure de la retraite.

Nous nous levâmes, et mes amis prirent leurs chapeaux car c'est chez moi qu'avait eu lieu l'entretien.

Comme j'étais sur la porte, serrant la main à Lagass :

— Jean, me dit-il, vous êtes un homme de cœur, vous ne m'en voudrez pas, je tente une expérience sur vous. Si elle réussit, le spiritisme fera un pas par moi. Je mets la main sur votre épaule et je vous livre aux Walkillis pour cette nuit.

— Aux Walkillis ?

— Oui, oui, aux Walkillis ; demain, vous me raconterez vos impressions.

— Bah ! si c'est une plaisanterie, je l'accepte : et si c'est sérieux, je l'accepte bien plus encore, à demain.

Nous échangeâmes un regard avec Walter qui haussait les épaules, tout en murmurant :

— Lagass, vous feriez mieux de renoncer à cette sottise science.

— Science, science, fit Lagass en descendant, science, vous l'avez dit, c'est une science.

Je refermai ma porte.

J'étais seul.

II

Autour de moi le désordre.

Petit désordre ! chaises déplacées, feuilles de papier à terre, couverture de table froissée, fauteuils se rendant visite.

J'arrangeai le tout.

Du pied je poussai des débris de cigarette.

Je m'arrêtai devant le meuble spirite, la table de Lagass, comme nous l'appelions.

Elle était là, dans son coin, paraissant étonnée de n'avoir pas eu à converser de toute la soirée.

Je la regardai ! elle était immobile, elle paraissait boudier.

Boudier !

Cette pensée me traversa l'esprit, comme un éclair, et je faillis me mettre à rire.

— Le mal de Lagass serait-il contagieux ? me dis-je.

Je tournai le dos à la boudeuse et je me dirigeai vers ma chambre.

J'entr'ouvris la porte.

Onze heures sonnaient.

Mon regard revint à la table.

J'étais calme, malgré tout.

Ses révélations n'avaient jamais eu le mérite de me surprendre.

Je prévoyais à l'avance ses réponses et ses discours.

Lagass en avait conclu que j'étais un médium intuitif.

Les spirites voient le spiritisme en tout.

Walter se prêtait comme moi aux fantaisies de notre ami.

Tous les trois nous consultations par son intermédiaire, les Esprits bienveillants.

Trois intelligences agissant magnétiquement sur un meuble pouvaient bien le mettre en mouvement !

Lagass en convenait.

— Mais, ajoutait-il, nous avons trois manières de voir différentes, et la table, dans ses réponses, les conciliait toutes trois : il y avait donc une intelligence qui nous était supérieure et qui présidait à ses coups.

Je me révoltais et je disais :

— Une intelligence supérieure ne viendrait pas pour notre bon plaisir, s'amuser à soulever la table et nous tenir tête dans nos fantaisies d'imagination.

— Pourquoi pas ?

— Où est l'avantage de la mort, si, après cette vie, nos Esprits sont à la disposition des médiums ?

— Dieu n'est-il pas chaque jour, invoqué par les prêtres de toutes les religions ?

A cette heure, et dans le calme qui m'entourait, nos conversations spirites m'assiégeaient l'âme.

La table me fascinait.

Je m'assis près d'elle.

On n'entendait aucun bruit.

— L'homme n'est qu'une machine, murmurai-je à mi-voix : une machine, et près de lui sont sans cesse des êtres invisibles, être aimés ou inconnus qui le considèrent, l'épient et savent de lui plus qu'il n'en sait lui-même. Quoi, je ne serais point seul. Es-tu là, ombre regrettée de mon amie ? Es-tu là, esprit de mon aïeul ? Etes-vous là, âmes de tous mes parents ou amis décédés ? Pourquoi ne pas me répondre ? Etes-vous là, êtes-vous là ? Et le désespoir qui s'attache à la tombe serait-il une faute ? Et l'angoisse qui brise le cœur du plus hardi à l'heure suprême de la mort serait-elle une faiblesse ? Esprits, Esprits, montrez-vous donc ?

Rien, rien.

Quelle était l'expérience que Lagass m'avait annoncé devoir faire sur moi ?

Il m'avait dit :

— Je vous livre aux Walkillis pour cette nuit.

— Les Walkillis, dis-je à haute voix.

Un fauteuil cria : Toc.

— Hein !

Le silence avait tué le cri.

Je repris mes réflexions.

Dieu aime l'humanité : n'aime-t-on pas l'œuvre que l'on a créée ? L'homme apprend par le labeur de chaque génération. Rien ne se perd. Les efforts les plus opposés concourent au même but, qui est : la perfection.

La perfection !

(A suivre.)

Alphonse MOMAS.

BIBLIOGRAPHIE

Etudes physiologiques et psychologiques, sur la loi naturelle de la propagation de l'espèce, par M. François Vallès, inspecteur général, honoraire des ponts et chaussées, ouvrage instructif et intéressant, bon à étudier, à méditer : 1 fr. et 1 fr. 15 cent. port payé.

M. Augustin Babin a fait une nouvelle édition de ses notions d'astronomie, qu'il a modifiées et augmentées. Prix : 1 fr. 80 broché ; — 2 fr. 65 relié ; — 1 fr. 35 en plus pour le port.

Collection des œuvres générales de M. A. Babin, reliées richement, 8 fr. 50 ; — 10 francs *franco*.

L'ASTRONOMIE POPULAIRE comble une lacune profonde dans l'instruction publique ; félicitons l'auteur de cette œuvre, M. Camille Flammarion. 10 f., avec port 12 fr., relié 16 fr.

Aventures d'Isidore Brunel, 3 fr. 50, 4 fr. port payé. Entretiens sur le spiritisme. 1 fr. 50, 1 fr. 70 port payé. Recherches sur le spiritualisme. 3 fr. 3 fr. 85 port payé. Collection générale par A. Rabin. — 8 fr. 50, 10 fr. port payé. Spiritisme devant la science. 1 fr. 50, 1 fr. 70 port payé. — Notions d'astronomie de A. Babin, nouvelle édition.

M. de Turck, ancien diplomate, a fait imprimer un essai de catéchisme spirite, vendu 0,40 centimes et 0,50 centimes, port payé; c'est une brochure instructive bien faite, déjà traduite en plusieurs langues ce qui prouve que M. de Turck a touché juste.

Les Chrysanthèmes de Maric, l'œuvre si remarquable de M. C. Chaigneau, dont la *Revue* a parlé au mois d'octobre 1880, s'enlève rapidement; l'éditeur prépare la deuxième édition de cet ouvrage inspiré, profondément médianimique. Prix : 3 fr. 50 port payé.

La Cosmographie vulgarisée de M. Tremeschini, ingénieur et astronome, est un tableau avec les mondes en reliefs de 0 m. 30 sur 40, l'auteur le laisse à 5 fr. 25 au lieu de 7 fr., aux spirites : l'emballage coûte 1 fr. plus le port à la charge du destinataire; chaque famille devrait avoir ce tableau utile.

MUTUALITÉ SOCIALE PAR M. GODIN DE GUISE.

Le fondateur du Familistère de Guise couronne son œuvre, par une association du capital et du travail, entre lui et les ouvriers les plus méritants de son usine; pour bien définir cette œuvre, il a édité un volume in-8, où se trouvent avec des notions préliminaires, les statuts de l'association et ses règlements. Prix de Mutualité sociale avec gravure du Familistère et des ateliers : 5 fr. — Solutions sociales, 5 fr.

LA TRIBUNE DES FEMMES

Voici le sommaire de la *Tribune des femmes* (1) qui vient de paraître le 4^{er} février : *Nos droits* (Eugénie Cheminat). *La Citoyenne* (André Léo). *Emancipation Sociale de la Femme* (Eugénie Pierre). *La fille de l'homme* (J. L.). *Encore un journal de femmes* (Marguerite Leloup). *Silhouettes féminines* (Elisa). *Correspondances*. Russie (Macha), Italie (Pauline Turin), échos, théâtres, bibliographie, hygiène (Dr E. Raoux), etc., etc.

Prière aux journaux amis qui n'auraient pas assez de place soit pour consacrer un article, soit pour insérer le sommaire, d'annoncer que :

La *Tribune des femmes* vient de paraître. Son premier numéro contient des articles de Mmes Eugénie Cheminat, André Léo, Eugénie Pierre, etc., nous lui souhaitons la bienvenue.

(1) Rue Richelieu, 6 francs par an, 10 cent. le numéro, chez tous les libraires.

SOUSCRIPTIONS AUX ŒUVRES SPIRITES

Mme Fabre, 5 fr. — M. de Lagrangé, 2 fr. 50. — M. Chapet 11 fr. — Mlle E. Arnaud, 10 fr. — M. Haasser, 2 fr. — M. Chaigneau, à St-Jean, 12 fr. 40. — M. Bouillac, 5 fr. — Anonyme, 0 fr. 25. — Mme E. Schaub, 6 fr. — M. J. Masson, 3 fr. 75.

MEMBRES NOUVEAUX, SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE

MM. Witrant, Lussan et Desvarreux.

SOUSCRIPTIONS AUX CONFÉRENCES

MM. Tricnont, 5 fr. — De Lagrange, 2 fr. 50. — Besançon-Saussier, 5 fr. — Chapet, 11 fr. — Delage, 10 fr. — Chatelier, 5 fr. — Borselli, 13 fr. 65. — Laforgue, 3 fr. 50. — Croze, 2 fr. — Mme F., 2 fr. — P. David, 30 fr. — E. Arnaud, 20 fr. — H. Garnier, 3 fr. 60. — Grimand, 10 fr.

Groupe Chevallier-Depréle, à Lyon. — Gérentès, 2 fr. — Chevallier, 2 fr. — Erny, 1 fr. — Rose, 1 fr. — Depréle, 2 fr. — Mmes Montralet, 1 fr. — Dubost, 1 fr. — Tersy, 0 fr. 50. — A.-D., 1 fr. — Duby, 1 fr. — Dubost (Jean), 3 fr. 50. — Régnier, 0 fr. 40. — Fouillaud, 2 fr. 40. — Mmes Rivoire, 1 fr. — Astier, 5 fr. — Charvet, 2 fr. — Perroche, 2 fr. — G.-D., 1 fr. — MM. Marguin, 0 fr. 50. — Velay, 1 fr. — Ollagny, 1 fr. — Pouzol, 1 fr. — Pradel, 1 fr. — Maisonnnet, 1 fr. — Lavigne, 1 fr. — Cugnet, 1 fr. — Gehring, 1 fr. — Lava, 1 fr. — Mmes A.-D., 2 fr. — Linnée, 1 fr. — Dumian, 2 fr. — Rousset, 3 fr. — Chaverriat, 5 fr. — Goux, 2 fr. — Bayle, 3 fr.

M. de Turck, 13 fr. — Vanderyst, 5 fr. — Gouge, 10 fr. — Baulant, 2 fr. — Dereubaix, 2 fr. — Camille Chaigneau, 20 fr. — Dr Mourlet, 2 fr. 65. — Mme Grange, 5 fr. — Bouillac, 10 fr. — Renoy, 3 fr. — M. Gaboriau, 5 fr. — Al. Ruffin, 1 fr. 50. — Gay, 1 fr. 30. — Lenud, 10 fr. — A. Bardon, 5 fr. — F. Nilhaud, 5 fr. — Rouvière fils, 5 fr. — Mme Rouvière, 5 fr. — Mme E. Schaub, 5 fr. — Mme Marie Bonnet, 25 fr. — L. Caverot, 1 fr. — Henrion, 5 fr. — Groupe de Graçay, 13 fr.

Le Gérant : H. JOLY.